

REGARD(S) SCIENTIFIQUE(S)

LE SAVOIR COMME "SECONDE VUE" POUR

L'APPROPRIATION INTIME DU PAYSAGE.

- I) LA VARIETE CACHEE, LE GROUILLEMENT DE LA VIE.
"LA GARRIGUE EST UNE PLANETE".
- II) ESSAI D'EXPLICATION D'UN PAYSAGE.
("LA CAMERA EXPLORE LE TEMPS")
- III) HISTOIRE DU FEU.
HISTOIRE DU MOUTON.
- IV) LA PASSION D'UN PAYSAGE.

L'UNIVERS DU

VIVANT

UNIVERSE
ALIVE



Caravanes des Andes



Lagune au Portugal



La garrigue



L'ours pour mémoire

Ornithologie, le canard vapeur des Malouines - Zoologie de la musaraigne étrusque, une ogresse en miniature - Agronomie, des petites bêtes de combat - Magazine, l'ichthyosaure de Belmont et les échos insolites.

L'ARBRE, LES DIEUX
ET LES HOMMES
(voir p. 68)

M 2751 9 35 F

N° 9 avril 1986 - 35 FF - 270 FB - 12 FS - 5,95 \$ Can. - ISSN 0764-5791



Quelques chênes verts survivants de la forêt primitive, émergent du maigre couvert de chênes kermès.



A la lisière d'une yeuseraie (chênes verts), un mûrier devant une ferme abandonnée témoigne de l'ancienne activité d'élevage du ver à soie en garrigue :

Entre pierre et Soleil

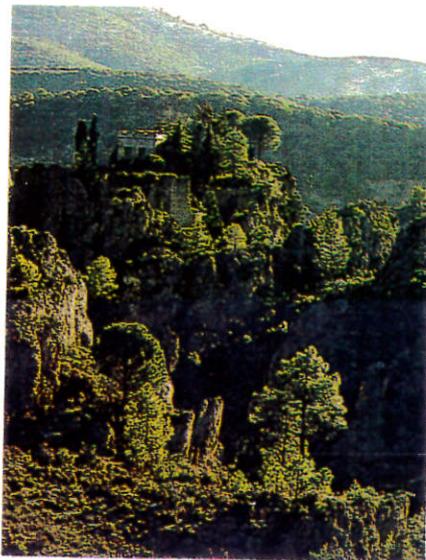
LA GARRIGUE

*Paysage typique des terrains calcaires languedociens,
la garrigue cache
sous une apparente monotonie
quantité d'associations végétales et animales
qui ont su s'adapter à l'érosion du temps
et des hommes.*

Un ciel bleu, des falaises ocre ou blanches, de vastes étendues partagées entre la pierre et une végétation dense et basse, toujours verte, tel est le paysage qui, en France, couvre plus de trois cent mille hectares entre la Méditerranée et les Cévennes. C'est ainsi que la garrigue se présente au voyageur, sous le soleil écrasant de l'été comme par une journée d'hiver froide et ventée. Pour le naturaliste, le terme garrigue désigne une formation végétale issue de la dégradation, sur un sol calcaire, de la forêt primitive de chênes verts. Ce mot n'est apparu en tant que tel dans la langue française qu'au milieu du XVI^e siècle ; son origine est provençale. *Garrigue* signifie chêne vert et chêne-kermès, avec l'ascendance préceltique de *Carra*, la pierre. La concordance antique entre les terrains pierreux et les chênes verts et kermès, atteste de l'ancienneté de ce milieu.

Les forêts qui recouvraient les pourtours de la Méditerranée ont en effet été détruites très tôt par l'homme. Les fouilles effectuées dans les nombreux sites préhistoriques du Languedoc permettent de situer l'installation humaine au Paléolithique inférieur (il y a cent mille ans environ). Mais l'homme ne s'est attaqué à la forêt que lorsqu'il est devenu pasteur, il y a environ quatre mille ans. A partir de cette époque, on retrouve en effet beaucoup plus de restes de moutons et de bovins que de cerfs (mammifères de forêt) autour des foyers d'alimentation. L'histoire ne fut ensuite qu'une longue série de batailles entre l'homme et la forêt dont fut issue la garrigue qui résulte, en fait, d'une dégradation entretenue par une exploitation humaine abusive à laquelle se sont ajoutés les effets conjugués d'un climat aux multiples excès et un terrain calcaire particulièrement sensible à l'érosion.

Texte
TRISTAN LAFRANCHIS
Ingénieur agronome



Entre la Méditerranée et les Cévennes, 300 000 hectares d'une garrigue toujours verte.

Formation végétale dominante dans le Bas Languedoc, la garrigue n'est cependant pas exclusive à cette région. Il en existe des formes semblables en Provence occidentale, dans le sud de l'Espagne, aux îles Baléares et en Afrique du Nord, toujours sur sol calcaire ou marno-calcaire. Sur ce type de substrat, la garrigue colonise aussi, sous des aspects un peu différents, nombre de régions du pourtour méditerranéen. En Espagne le terme *tomillares* (de *tomillo*, le thym) désigne les gar-

rigues dominées par cette plante accompagnée du romarin et de lavande. C'est une formation très fréquente dans les zones dégradées de la péninsule ibérique. En Méditerranée orientale, la garrigue a pour équivalent la *phrygana* (du grec *phruganon*: broussailles), qui en diffère par sa composition floristique.

Comme toute formation végétale conditionnée par l'homme, la garrigue est en perpétuelle évolution. Telle pelouse sera peu à peu envahie par les cistes et les chênes kermès, mais à quelques kilomètres de là, un incendie transformera rapidement un beau peuplement de chênes verts en une étendue désolée, destinée à devenir, l'année suivante, une pelouse à brachypodes. La garrigue présente ainsi plusieurs faciès selon son degré de dégradation. Il en existe des caractéristiques comme, par exemple, les pelouses à brachypodes rameux (*Brachypodium ramosum*), une petite graminée croissant en touffes épaisses, symptomatiques des zones les plus dégradées où la roche affleure. Parmi les végétaux qui y poussent entre les cailloux calcaires, il se trouve une forte proportion de plantes à bulbes (asphodèle, iris, narcisses) et de plantes à racine pivotante, c'est-à-dire très longue et profondément enfoncée dans le sol. Ce sont là deux types d'adaptation à un terrain sec et peu stable.

En revanche, dans les fonds de vallons et sur les pentes douces, là où un sol a pu se constituer, les pelouses sont essentiellement composées de brachypodes de Phénicie (*Brachypodium phoenicoides*); ce faciès présente une importante diversité végétale à condition que les moutons n'y passent pas trop souvent, car ces étendues herbeuses constituent de bons pâturages. Ces milieux très ouverts sont les terrains d'élection du thym. Au mois de mai, épo-

Evoluant à bas bruit durant l'hiver, c'est au soleil de mai qu'explose la vie de la garrigue.

que de floraison, ses petites fleurs roses sont couvertes d'insectes butineurs, abeilles et papillons essentiellement.

Mais, l'aspect le plus triste de la garrigue, le plus pauvre en espèces végétales et animales, nous est offert par la cocciferaie qui doit son nom au chêne kermès (*Quercus coccifera*). Ce petit arbre sempervirens à feuilles bordées d'épines, dépassant rarement un mètre cinquante de hauteur, peuple de manière très uniforme de vastes étendues. Seuls les buissons de romarin et de ciste cotonneux parviennent à donner un certain charme à ce milieu hostile à l'homme. Les franges intermé-

diaires entre pelouse et cocciferaie sont fréquemment envahies par les cistes et le genêt scorpion dont les extrémités sont transformées en épines. C'est généralement sous le couvert protecteur de la cocciferaie que germeront les graines du pin d'Alep, bel arbre élancé au tronc gris cendré. En nombre suffisant, il parvient à briser l'hégémonie du chêne kermès et permet l'installation d'autres espèces végétales, dont le chêne vert ou yeuse. La yeuseraie représente, pour les phytosociologues, le *climax* en zone de garrigue, c'est-à-dire la formation végétale la plus stable et la plus proche de la forêt primitive. Le feu, grand ennemi de la nature en région méditerranéenne, laisse rarement les arbres atteindre un âge avancé. On rencontre très souvent des formations appauvries de jeunes chênes verts, envahies par les ronces et par ces lianes épineuses que sont les salsepareilles (*Smilax aspera*).

Se développant sous un climat aux températures hivernales généralement douces, la garrigue se s'endort jamais

complètement. Les belles journées d'hiver voient sortir quelques reptiles comme la couleuvre de Montpellier ou le lézard des murailles et quelques insectes dont le plus remarquable est le criquet égyptien, grande espèce de six à sept centimètres, entièrement grise. A la tombée de la nuit, il est possible d'entendre, dans les vallons tranquilles, le chant du hibou grand-duc, un *hou-ho* très grave, audible à plus d'un kilomètre dans de bonnes conditions. Sa ponte a lieu à la fin de l'hiver. Quoique certains végétaux puissent fleurir de manière un peu aberrante au cours de périodes hivernales clémentes, (ce fut le cas en décembre 1984 où certaines stations des environs de Montpellier connurent une belle floraison de cistes cotonneux), c'est surtout en février que commence la saison botanique, avec l'orchis géant (*Barlia robertiana*), dont les hampes florales s'élèvent parfois jusqu'à soixante centimètres de hauteur, et le narcisse douteux (*Narcissus dubius*) qui porte deux ou trois fleurs délicates, entièrement blanches.

Pis que pie Le coucou-geai

Un cri rauque mais sonore, précipitamment répété, vient parfois perturber la quiétude de la garrigue aux premiers soleils printaniers. Un oiseau s'envole d'un bosquet de pins, et sa silhouette attire l'œil immédiatement... Une longue queue sombre, des ailes assez trapues, et un fort contraste entre le dessous blanchâtre et le manteau gris, lui donnent une allure de pie ou de coucou, tandis que la voix et l'éloquence sont dignes du geai. Telle est la première impression que laisse une rencontre avec le coucou-geai (*Clamator glandarius*).

Ce bel oiseau, ami du soleil, atteint dans nos départements méditerranéens (des Pyrénées-Orientales au Var), la limite nord de son aire de reproduction. Il niche aussi dans la péninsule Ibérique, en Afrique du Nord, en Asie Mineure et en Afrique Noire. Les oiseaux qui nichent dans le Bassin méditerranéen retournent passer l'hiver dans les savanes, au sud du Sahara, pour ne revenir qu'en mars-avril. Notons que le coucou-geai, rare chez nous il y a cinquante ans, a connu vers 1950 une expansion importante en France méditerranéenne.

A leur retour d'Afrique, les mâles partent à la conquête de leur belle dont le plumage est identique. Ce sont alors



combats et vols de parade, où l'oiseau monte à quinze ou vingt mètres, tourne au-dessus des arbres avant de se laisser descendre, glissant en vol plané, la queue étalée, en criant avec un subit emballement.

Après l'accouplement, la femelle part à la recherche d'un nid de pie et y dépose un ou deux œufs (ceux-ci, verdâtres pointillés de brun, ovales, ressemblent beaucoup à ceux de la pie). L'importune brise parfois les œufs de son hôte mais, contrairement au poussin du coucou, celui du coucou-geai n'expulse pas hors du nid la progéniture de sa nourrice.

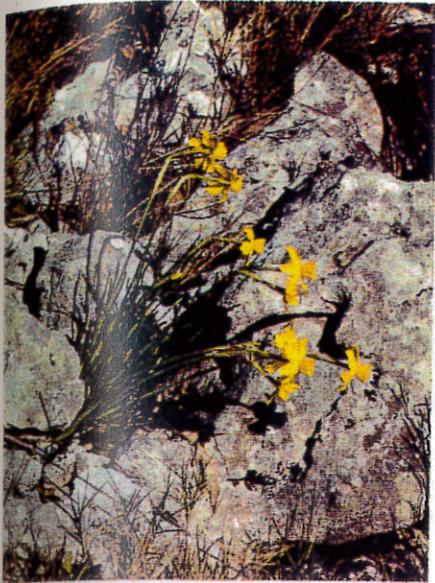
La pie peut donc élever une nichée mixte des deux espèces, avec parfois

quatre ou cinq coucous-geais, preuve que plusieurs femelles de cette espèce sont venues parasiter le même nid. Or, si la pie semble le seul hôte du coucou-geai en France, ailleurs d'autres espèces sont parfois parasitées. Elles appartiennent toujours à la famille des Corvidés (pie bleue, corneille noire, grand corbeau en Espagne et geai en Asie Mineure).

Après la ponte, qui a lieu chez nous vers la mi-avril, les adultes resteront en Europe jusqu'en juin, se nourrissant surtout de chenilles. Ils sont particulièrement friands de processionnaires du pin (*Thaumetopoea pityocampa*), dont les nids de soie blanche forment des boules aux extrémités des branches de pins. Au sol, le coucou-geai se déplace par bonds. Mais il est plus adroit dans les arbres dont il rejoint la cime en sautant de branche en branche. Dans le nid de pie, après quatorze jours d'incubation, le poussin éclot et se montre affamé et loquace. Sa croissance est rapide (vingt-cinq jours), mais il continuera à quémander de la nourriture à ses parents adoptifs bien après son envol.

Vers la fin du mois de juillet, les jeunes s'envoleront pour leur premier grand voyage, vers leurs quartiers d'hiver africains.

T. L.



Narcissus requienii.



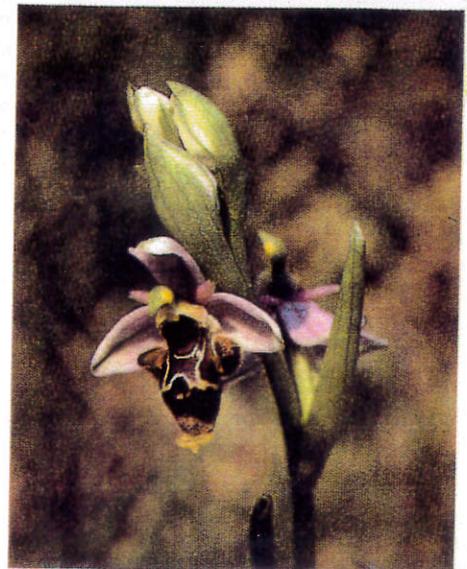
Le ciste cotonneux (*Cistus albidus*), fleurissant au printemps, égaye la cocciféraie.



Asphodelus ramosus.



Ophrys miroir (*Ophrys speculum*).



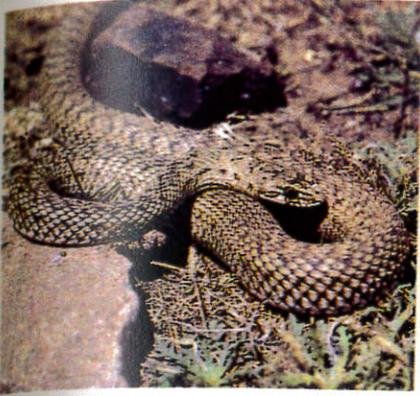
Ophrys bécasse (*Ophrys scolopax*).



L'iris nain (*Iris chamaeiris*) fleurit dans les terrains découverts.



Les feuilles du chêne kermès (*Quercus coccifera*) sont bordées d'épines. →



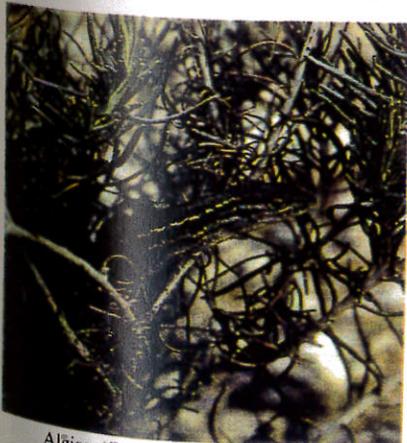
Jeune couleuvre de Montpellier.



Couleuvre à échelons (*Elaphe scalaris*).



Lézard de muraille (*Podarcis hispanica*).



Algire (*Psammodramus algirus*).

***Dans la chaleur de l'été
les insectes chanteurs
relaient les oiseaux
et sont alors
les maîtres des lieux.***

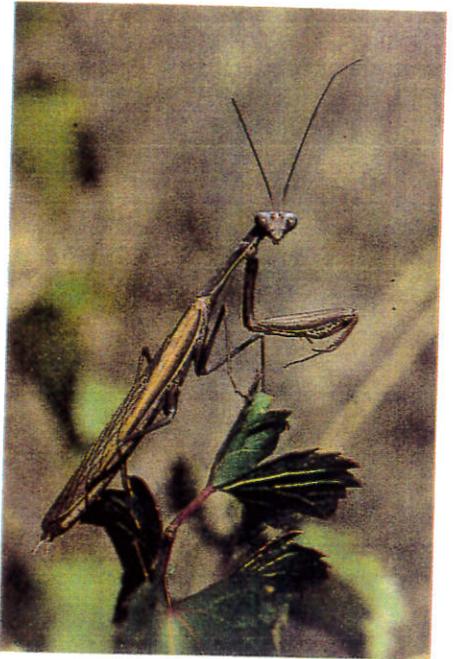
Les insectes hivernants, tels le criquet égyptien ou le citron de Provence (*Goneryx cleopatra*), papillon dont le mâle est jaune vif avec une large tâche orange sur les ailes antérieures, sortent de leur abri. Leurs femelles commencent alors à chercher un lieu de ponte avant de mourir après une vie longue de huit à dix mois.

A partir du mois de mars, l'aube retentit des chants des passereaux sédentaires et les reptiles se montrent très actifs. C'est la meilleure époque pour observer le seps qui, malgré des pattes très réduites, se déplace avec une rapidité stupéfiante dans les zones herbeuses qu'il affectionne tout particulièrement. D'autres lézards se partagent les différents biotopes de la garrigue : l'algire est un hôte typique des peuplements de chênes verts, milieu très fermé, alors que son proche parent le psammodrome est lié aux milieux très ouverts où une végétation faible laisse le sol presque nu. Les escarpements rocheux sont parcourus par le lézard espagnol (*Podarcis hispanica*) qui n'a été distingué en France du lézard des murailles que très récemment.

Dans les pelouses à brachypodes rameux, fleurissent le narcisse à feuilles de joncs (*Narcissus requienii*), petite espèce qui ne porte généralement qu'une fleur entièrement jaune, l'iris nain (*Iris chamaeiris*), lequel se présente sous plusieurs colorations dont les plus fréquentes sont le bleu-violet et le jaune pâle, et une première série d'orchidées : l'ophrys brun (*Ophrys fusca*), l'ophrys à forme d'araignée (*Ophrys arachniformis*) et l'ophrys litigieuse (*Ophrys litigiosa*), le plus fréquent des trois. Les papillons apparaissent en nombre, représentés surtout par les blanches piérides (sept espèces différentes) et le petit argus vert aux ailes brunes sur leur face supérieure et entièrement vertes en dessous.

En avril, la huppe, le coucou et la tourterelle des bois revenus d'Afrique, se joignent aux sédentaires dans les zones boisées. Parmi les buissons, ce sont les fauvettes et, en garrigue ouverte, la perdrix rouge qui animent les premières mati-

(Suite p. 60)



La mante religieuse, fréquente en garrigue.

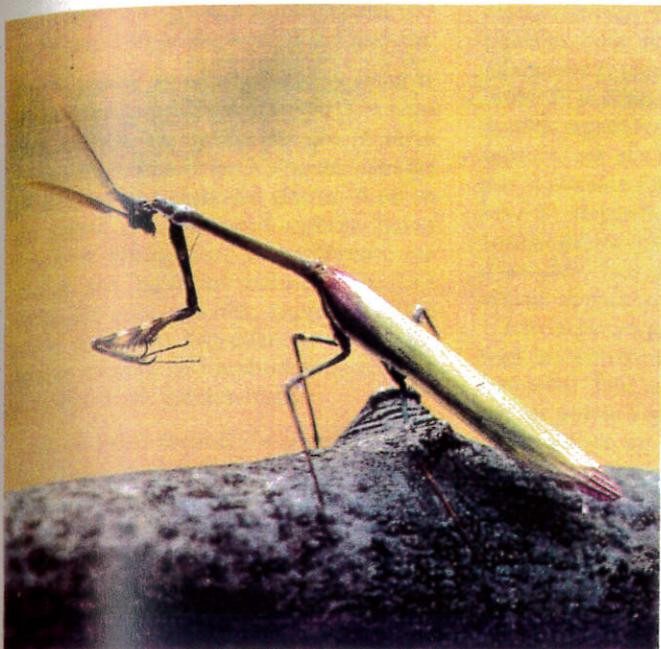
Insectes

**Chanteurs
du jour
et de la nuit**

Après avoir été animée au printemps par les chants des oiseaux, la garrigue devient en été le domaine d'insectes bruyants, essentiellement des cigales et des orthoptères (sauterelles, criquets et grillons). Chacun des instrumentistes joue sa propre partition selon certaines conditions de lumière et de température déterminant leurs heures de concerts respectifs.

Le matin, ce sont deux grandes sauterelles qui ouvrent le ban : l'éphippigère (*Ephippiger cruciger*), aux ailes très réduites, et le dectique à front blanc (*Decticus albifrons*) dont le chant, également crépusculaire, est un cliquet rapide. Les mâles de ces deux espèces chantent perchés sur de hautes herbes ou des buissons et, comme tous les Ensifères (unité taxonomique regroupant les différentes familles de sauterelles et de grillons), strident en frottant une élytre sur l'autre. Les femelles portent un tympan sur chaque tibia de leur paire de pattes antérieures qu'elles orientent à la recherche du chanteur.

Dès que le soleil a bien réchauffé les



L'empuse (*Empusa egea*) possède des antennes pectinées.



L'éphippigère dépose ses œufs à l'abri de la maigre végétation.

branches des arbres, les cigales entrent en action. Leur chant est un enchaînement rapide de bruits secs provoqués par les timbales. Ces organes, situés sous le premier segment de l'abdomen, sont actionnés par des muscles dont les contractions rapides provoquent une dépression de la membrane sonore, laquelle claque en retrouvant sa forme initiale lorsque les muscles se relâchent. Chez notre plus grande cigale (*Lyristes plebejus*), qui atteint dix centimètres d'envergure pour une longueur de cinq centimètres, les timbales sont cachées par des expansions du tégument.

L'espace sonore de la garrigue est



Tribicina garricola, reine des lieux.

aussi partagé, aux heures chaudes de la journée, par de nombreux criquets de petite taille, appartenant aux genres *Chrothippus*, *Omocestus* et *Stenobothrus*. Comme chez tous les Coelifères (criquets), la stridulation est provoquée par le frottement des fémurs des pattes postérieures sur une nervure épaisse des élytres (pectrum). Sur le fémur, la « crête stridulante » est constituée d'une ligne de bourrelets de quelques dizaines de microns d'épaisseur. Ces petits criquets chantent par phases brèves lorsqu'ils sont au sol ou sur des plantes basses.

L'après-midi, dans la litière au pied des arbres, le petit grillon des bois (*Nemobius sylvestris*) obtient en frottant ses élytres rudimentaires un chant très doux, grave et régulier, qui se prolonge tard dans la soirée.

Lorsque le soleil est bas sur l'horizon et que la température s'adoucit, c'est au tour de la sauterelle *Tylopsis liliifolia* de faire entendre son chant très faible, irrégulier, composé d'une seule note répétée trois ou quatre fois. Tandis que, perché dans un arbre ou sur un arbuste, le mâle de la grande sauterelle verte (*Tettigonia viridissima*) lance un chant aigu et fort qui dure presque toute la nuit si la température reste supérieure à douze degrés.

Le grillon des champs (*Gryllus campestris*) annonce la nuit proche. Depuis l'entrée de leurs terriers, les mâles adressent aux femelles un chant très sonore, composé d'une note répétée régulièrement deux cents fois par minute. Aux

mêmes heures, perché à plus de cinquante centimètres du sol, le pâle et délicat grillon d'Italie (*Oecanthus pelucens*) fait entendre son chant doux et nuancé jusque vers trois heures du matin. Autre chanteur essentiellement nocturne, la belle sauterelle *Phaneroptera falcata*, verte, aux longues ailes dépassant les élytres, produit un cliquetis très faible, répété vingt à vingt-cinq fois par minute. Ainsi, la garrigue n'est jamais silencieuse mais résonne du concert permanent que donnent, le matin, les sauterelles, aux heures les plus chaudes, les criquets et les cigales, puis le soir et la nuit, d'autres sauterelles et les grillons.

T. L.



Lyristes plebejus.

nées chaudes. La couleuvre à échelons, reptile exigeant, ne sort d'hibernation qu'à cette époque et complète ainsi une faune réptilienne déjà en pleine activité.

Fleurissent alors les genêts, égayant le paysage de leurs fleurs jaune vif. Les boutons de l'élégant ophrys bécasse (*Ophrys scolopax*) commencent à s'ouvrir dans les pinèdes et les yeuseraies claires. Il en va de même pour le petit ophrys jaune (*Ophrys lutea*) dont la préférence va plutôt aux pelouses rocailleuses. Les zones les plus pauvres, représentant le stade ultime de dégradation, voient les hautes hampes de l'asphodèle se couvrir d'étoiles à six pétales blancs.

Le véritable festival n'a cependant lieu qu'en mai, lorsque les cistes cotonneux se parent de leurs fleurs roses et que les

pelouses se couvrent de taches colorées : bleu électrique du bragalou (*Aphyllanthes monspeliensis*), vert clair des fleurs d'euphorbes, rose vif des orchis pyramidaux (*Anacamptis pyramidalis*) et des glaïeuls, jaune de la labiée (*Phlomis lychnitis*) aux feuilles argentées. La garrigue, si riche en reptiles, est alors fréquemment survolée par le circaète Jean-le-Blanc, grand chasseur de serpents, et par les guêpiers qui tournent en planant à la recherche d'insectes. Les pelouses à brachypodes voient apparaître le demi-deuil occitan (*Melanargia occitanica*) et les cocciferaies sont littéralement envahies de pyronia (*P. bathseba*) dont la domination numérique sur les autres espèces se prolongera jusqu'au début du mois de juin. A cette époque, lui succèdera *Nordmannia esculi*, petit papillon entièrement brun aux ailes

postérieures prolongées par une petite queue.

Les mares temporaires sont survolées par les premières libellules, mais seules *Aeschna mixta* et *Sympetrum meridionale*, dont le mâle se distingue par son abdomen rouge vif, chassent en pleine garrigue, loin de tout point d'eau, et ce, jusqu'en octobre.

La première quinzaine de juin ne montre pas grande différence avec le mois précédent. Elle voit fleurir l'orchis bouc (*Himantoglossum hircinum*) dont les fleurs au long labelle donnent à la plante un curieux aspect chevelu.

Juin est, en revanche, le mois des légumineuses (vesces, gesses, trèfles...) qui comptent plusieurs dizaines d'espèces, surtout dans les pelouses à brachypodes



Hibou David et Goliath

Habitant les bastions rocheux qui émergent de la garrigue, plus rarement d'autres sites méditerranéens, le hibou grand duc (*Bubo bubo*) partage avec l'aigle de Bonelli (*Hieraaëtus fasciatus*) et ponctuellement avec l'aigle royal (*Aquila chrysaetos*) des terrains de chasse immenses. Son avantage est de vivre la nuit. Sa présence est, de ce fait, souvent ignorée, ce qui lui permet de chasser ou de nicher dans le voisinage immédiat de l'homme. Son rythme d'activité lui offre un choix de proies potentielles et rentables plus facilement accessibles. La garrigue a toujours été un paysage idéal pour le hibou grand duc. Il y a conservé des effectifs, même lorsque la population française a décliné dans les années 1950-1960.

Sensible à la présence d'un bon poste de chant, le hibou grand duc peut coloniser jusqu'à des milieux dépourvus des accueils rocheux qu'il affectionne d'ordinaire. Il établit son aire, par exemple, à même le sol, au pied d'un chêne vert. Sa présence et surtout son abondance sont étroitement liées aux ressources trophiques de la garrigue qu'il exploite, il est vrai, dans sa diversité, du martinet noir au renardeau en passant par l'écrevisse, le rouge-gorge, l'épervier, etc. Néanmoins, sa proie prééminente en région méditerranéenne est le lapin. Le surmulot est devenu un autre aliment de base pour certains couples dont la paresse est fonction des commodités d'une plantureuse décharge à portée de vol.

Les ressources diversifiées du milieu justifient les effectifs du hibou grand duc en garrigue.



La huppe (*Upupa epops*) niche dans les troncs.



Le circaète Jean-Le-Blanc (*Circaetus gallicus*) se nourrit de reptiles.

Le grand duc a contribué, sans doute modestement, au patrimoine culturel des Méditerranéens. Certains d'entre eux n'étaient pas sans connaître ses sites de nidification, voire ses aires. Aujourd'hui, il vit le plus souvent ignoré. Heureusement, il est encore quelques bergers, piégeurs ou naturalistes, pour s'emouvoir à l'écoute de son chant grave et sourd.

A côté de ce Goliath, vit le petit David qui, sous les serres de son imposant parent, connaît, de temps à autre, un fatal destin contraire à la légende. Mais la peur ne le fait pas se taire pour autant. Jusqu'au cœur des villages, le hibou petit duc, *Otus scops*, est prodigue de ses *thiou-thiou* flûtés qu'il égrenne inlassablement.

A peine de la taille d'un merle bleu, le hibou petit duc manifeste des prétentions prédatrices beaucoup plus modestes que son confrère. Il fait son menu d'insectes qu'il chasse le plus souvent en vol dans des milieux semi-boisés, sinon ouverts ou au cœur des villages (sous les lampadaires, en particulier).

Comme beaucoup d'espèces insectivores, le *scops* pâtit aujourd'hui de la raréfaction de ses proies mais aussi de la compétition pour les sites de nidification, du fait de la disparition des arbres creux, dans le paysage agricole en particulier. Il s'installe également dans des maisons, même habitées, dans de vieux nids de pie, dans des rochers, et il affectionne manifestement les nichoirs.

Compagnons prestigieux ou plaisants, âme de la nature sauvage ou petit lutin, ces deux hiboux participent à la vie de la garrigue, à la continuité de son équilibre.

J.-M. CUGNASSE

Héritage sarrazin

La genette

La genette (*Genetta genetta rhodanica*) appartient à une famille essentiellement africaine et sa présence en France, comme en Espagne ne daterait que de l'époque des invasions sarrazines. Cette origine expliquerait sa répartition méridionale et sa distribution limitée dans le sud de l'Europe occidentale.

Il semble que la genette connaisse les plus fortes densités de population dans les zones de garrigue où elle affectionne les bosquets de chênes verts. Elle y gîte le plus souvent dans les rochers. En règle quasi générale, la genette fréquente des formations végétales denses, qu'elles soient hautes ou basses. Elle est peu fréquente dans les milieux anthropisés, du fait de sa vulnérabilité. Aussi le naturaliste détectera-t-il le plus souvent la présence de ce carnivore aux mœurs franchement nocturnes par ses traces. Le plus remarquable est le dépôt, en tas, de fèces, ou crottier, en évidence sur un replat, au sommet d'un rocher, dans des éboulis, sur des arbres, dans des nids, sur des toits, voire sur des carcasses de voitures ! Les crotties constituent un des moyens de communication sociale chez cette espèce solitaire qui signifie sa présence à l'aide de marquages par urine ou par les sécrétions des glandes périnéales, anales et plantaires.

Les domaines vitaux de la genette peuvent se superposer, du moins en partie, sans que l'on ait observé le détail des mécanismes de la cohabitation. Le domaine de chacun peut être important (jusqu'à 500 hectares en Espagne). Les territoires sont explorés de nuit. Les

longs parcours habituels sont fortement mémorisés. La genette peut ainsi concentrer toute son attention visuelle sur le repérage des proies. L'odorat et l'ouïe sont physiologiquement très développés. Son organisation nerveuse lui confère une rapidité et une sûreté remarquables dans ses mouvements. De plus, outre sa robe, tachetée et rayée longitudinalement qui lui permet de progresser aussi furtivement que discrètement, la genette possède des adaptations morphologiques qui la prédisposent à des déplacements arboricoles.

Son régime alimentaire est fait de petites proies : 93 % des mammifères et 75 % des oiseaux consommés pèsent moins de cinquante grammes. Les mammifères, petits rongeurs pour l'essentiel, représentent de 44 à 82 % de ses proies. En garrigue, le mulot est sa proie de prédilection (52 %). Toutefois, la diversité trophique du milieu est mise à contribution, et si certaines ressources paraissent délaissées (lapin, reptiles), d'autres sont régulièrement exploitées comme certains oiseaux, les fruits ou les invertébrés.

Ce maillon que l'homme a ajouté à la chaîne alimentaire déjà complexe de la garrigue semble s'être fort bien inséré. Considérée un temps comme menacée, la genette bénéficie d'une protection légale. Dans les milieux à chênes verts vieillissants, aux fructifications plus importantes, se développent de fortes populations de rongeurs forestiers dont elle sait largement tirer parti.

J.-M. CUGNASSE



La rainette méditerranéenne (*Hyla meridionalis*) se rencontre près des points d'eau.

de Phénicie et au bord des routes. Dès la mi-juin, l'été est là, et les cigales prennent le relais des oiseaux chanteurs. C'est à cette époque que l'entomologiste peut observer le plus grand nombre de papillons avec les derniers représentants du printemps et les premières espèces estivales. Le botaniste est, en revanche, moins gâté, car le soleil se charge de griller la végétation herbacée.

Les mois de juillet et d'août marquent le

déclin de l'activité. Les oiseaux ne chantent plus. Tout au plus peut-on apercevoir, de temps à autre, une jeune fauvette qui sait déjà disparaître très rapidement dans les buissons. Les insectes sont alors les maîtres. Aux chants des cigales, s'ajoutent ceux des orthoptères, criquets et sauterelles. Parmi les criquets, il devient facile de faire connaissance avec les *Edipoda*, au corps gris, qui découvrent des ailes vivement colorées (rouges chez

Edipoda germanica, bleues chez *O. coeruleascens*). Le dectique à front blanc (*Decticus albifrons*) ne passe pas non plus inaperçu. Cette grande sauterelle, dont la femelle porte, à l'extrémité de l'abdomen, une tarière impressionnante destinée à déposer ses œufs dans le sol, effectue des bonds comme une grenouille lorsqu'elle est dérangée. Les lépidoptères sont représentés essentiellement par la famille des satyridés, papillons très sombres qui disparaissent à la vue dès qu'ils se posent, le dessous des ailes étant homochrome du sol et des troncs d'arbres. Cela ne peut cependant leur faire toujours éviter les pattes ravisseuses de la mante religieuse, très abondante à la fin de l'été; les mâles comme les femelles présentent deux types de coloration, brune ou verte.

A partir de septembre, tout ce petit monde commence à disparaître lentement, les uns vers un abri pour la mauvaise saison, les autres mourant après avoir assuré la pérennité de l'espèce. Un peu plus tard, alors que le pistachier térébinthe prend des teintes de feu, la garrigue nous propose quelques champignons qui profitent des pluies d'automne pour percer le sol sec. Sous les broussailles, se cachent le lactaire religieux et les amanites comestibles (*Amanita vaginata* et *A. ovoidea*) tandis que, les taillis de chênes verts offrent quelques bolets. Sur les rochers blancs, prospèrent de délicats lichens, proches parents des cham-

Oiseaux de la garrigue Timide Sylvia

Les fauvettes, petits passereaux de forme élancée, au bec fin et au chant musical, sont représentées en zone de garrigue par plusieurs espèces, dont certaines exclusivement inféodées aux formations végétales buissonnantes de ce milieu.

La fauvette mélanocéphale, au plumage gris et à la gorge blanche, est caractérisée par un cercle rouge autour de l'œil; le mâle arbore en outre une calotte noire sur la tête. C'est un oiseau très fréquent dans les formations à chênes kermès où il construit son nid.

Grise avec la gorge et le ventre rouge vineux, la queue souvent dressée, la fauvette pitchou partage le même biotope. Ces deux espèces habitent la garrigue toute l'année.

Elles s'y nourrissent d'insectes qu'elles capturent dans les strates les plus basses de la végétation, près du sol. En hiver, leurs effectifs sont renforcés par l'arrivée

de populations nichant en des lieux climatiquement moins favorables (zones de reliefs, régions orientales). Essentiellement méditerranéennes, les fauvettes mélanocéphales et pitchou, assez sensibles au froid, mais non migratrices, sont parfois décimées par les hivers très rigoureux.

A partir de mars, et jusqu'en septembre, la fauvette passerinette revient d'Afrique pour construire son nid dans les buissons. Ce petit oiseau gris, dont le mâle a la gorge orangée et une fine moustache blanche, chasse les insectes dans les chênes verts et ne rentre donc pas en concurrence avec ses deux voisines. Comme chez la plupart des *Sylvia*, le mâle chante d'un buisson ou au cours d'un vol nuptial.

Ces trois fauvettes sont caractéristiques des formations ligneuses basses. Elles constituent par endroits plus de 80 % de l'avifaune estivale.

Les secteurs les plus boisés de la garrigue sont habités par la fauvette à tête noire qui cependant, construit son nid dans les buissons bas. Moins exclusivement insectivore que ses cousines, elle se nourrit parfois de baies et de petits fruits; elle est surtout abondante en hiver, quand la région méditerranéenne accueille des oiseaux de contrées plus septentrionales.

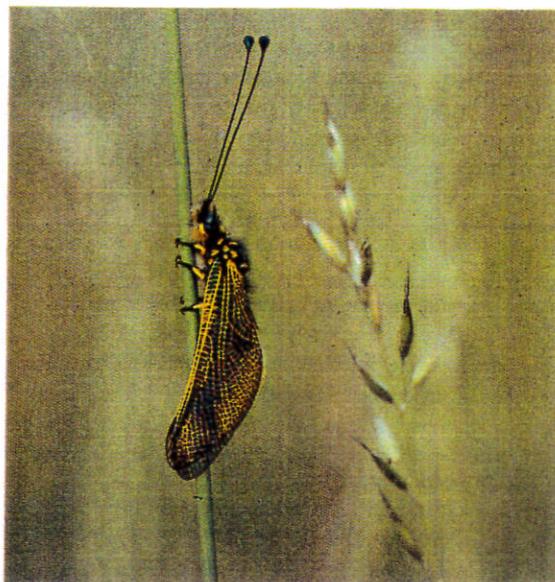
Lorsque la végétation est composée de plusieurs strates diversifiées bien différenciées (arbres, arbustes, buissons...), il est possible de voir la fauvette orphée qui ne se montre, dans le Midi, qu'à la belle saison.

Le groupe des fauvettes constitue donc un bon exemple de l'exploitation des ressources d'un milieu tel que la garrigue, tant comme site de nidification que pour la recherche de la nourriture.

T. L.



L'ascalaphe (*A. libelluloides*) étale ses ailes avant l'envol...



... et les tient repliées au repos (*A. macaronius*).



Les feuilles de l'arbousier sont la nourriture des chenilles du charax...



... qui est une espèce d'origine tropicale (*Charaxes jasius*).



La diane (*Zerynthia polycsena*) fréquente les zones humides.



Le fond brun des ailes distingue la femelle du philotes bâton mâle.

pignons. Les sites les plus ensoleillés sont colonisés par deux espèces blanches (*Aspicilia calcarea* et *Buellia epipolia*) et, quand l'insolation est moins sévère, ce sont les auréoles vivement colorées (rouge, orange, rouille) des *Coloplaca* qui décorent la roche.

A la Toussaint, alors que les chasseurs ont investi la garrigue à la recherche du sanglier ou de la perdrix, l'arbousier se couvre de fruits rouges, ronds et un peu plus gros qu'une cerise. Arbre typique des terrains acides il se rencontre assez fréquemment en garrigue sur des sols décalcifiés. A l'époque de maturité des fruits, il est aussi possible de voir ses fleurs blanches, en forme de coupe renversée, groupées en grappes nombreuses. Elles sont en effet prêtes en automne mais ne seront fécondées par les bourdons qu'au printemps suivant.

L'eau est un facteur primordial dans la répartition des espèces animales et végétales puisque les rivières et leurs abords représentent un milieu très particulier, d'une grande richesse. Cela est particulièrement vrai en garrigue où les sources et cours d'eau concentrent la faune alentour.

Bien qu'il y ait aussi quelques petits fleuves et rivières permanents, la plupart des cours d'eau qui serpentent entre les collines couvertes de chênes verts ne sont en eau que de novembre à mai. Cela permet quand même l'installation d'une maigre ripisylve, plus développée au bord des rivières permanentes, composée de saules, ormes, sureaux, platanes et chênes pubescents.

Des berges sont habitées par le ragondin, ce gros rongeur dont les terriers provoquent parfois leur effondrement. Le martin-pêcheur en est aussi l'hôte, mais de manière beaucoup plus discrète. L'iris d'eau (*Iris pseudacorus*) à la grande fleur jaune et les *Carex* assurent la tranquillité de toute cette vie entre terre et eau. Là où le courant est très faible, à la faveur d'un élargissement de la rivière, s'installent une flore et une faune qui rappellent celles des étangs. Des nénuphars jaunes envahissent le plan d'eau, secondés près de la rive par d'autres plantes aquatiques comme le cresson de fontaines et diverses menthes. C'est le domaine de la couleuvre vipérine, le plus aquatique de nos serpents. Elle est très abondante dans tous les points d'eau, parfois en compagnie de la couleuvre à collier. La vipérine, qui dépasse rarement cinquante centimètres de longueur, se tient souvent sur le bord et plonge à la moindre alerte. Ces deux serpents sont de grands consommateurs

d'amphibiens, qui ne manquent pas dans ce biotope.

Avril voit apparaître la première libellule de l'année, une Demoiselle (*Agrion mercuriale*), petite espèce délicate dont le mâle a l'abdomen bleu rayé de noir. En juin, les odonates sont très nombreux. Les remarquables *Calopteryx viego*, au corps bleu métallique et aux ailes sombres effectuent d'incessants ballets au-dessus de la végétation aquatique. Le cordulegastre (*Cordulegaster annulatus*), grande espèce au corps noir cerclé de jaune, et des représentants des genres *Lobellula* (mâles à abdomen bleu) et *Sympetrum* (mâles à abdomen rouge ou brun-rouge) parcourent rapidement leur territoire.

La présence, à proximité des rivières,



Avec la disparition progressive des forêts, les sangliers se sont adaptés à l'évolution du milieu.

d'arbres de tailles et d'essences variées attire nombre d'oiseaux dont le superbe rollier au plumage roux et bleu. Il niche dans les trous des troncs de vieux platanes qu'il dispute parfois au choucas, ce petit corvidé à l'œil bleu-gris. Le loriote, fréquent dans les ripisylves de garrigue, se fait surtout remarquer par son chant flûté.

A l'époque historique, la garrigue était entretenue par une agriculture traditionnelle basée sur l'élevage des moutons et les cultures de la vigne, de l'olivier et des céréales quand un sol profond le permettait. Le surpâturage était évité par des rotations au cours desquelles la charge du troupeau était progressivement augmentée, évitant ainsi une dégradation trop importante des pelouses.

Au cours du XIX^e siècle, les céréales et oliveraies furent peu à peu remplacées par la vigne. Mais, en 1870, le phylloxéra ruina les exploitations viticoles et par la suite, les diverses activités traditionnelles

(charbon de bois, soie, extraction d'essences végétales...) perdirent à leur tour toute rentabilité face à la concurrence des produits synthétiques ou importés. Ces phénomènes provoquèrent une récession socio-économique de la garrigue qui connut son paroxysme après la Seconde Guerre mondiale. De vastes étendues, ayant perdu tout intérêt économique, furent laissées à l'abandon alors que la côte et la plaine connaissaient au contraire un essor important. Seuls, les viticulteurs (catégorie sociale assez stable) et les chasseurs continuèrent à exploiter la garrigue. Cependant, le développement économique de la région languedocienne et de Montpellier, sa capitale, attira un excédent de population qui vint alimenter et accroître les vieux villages péri-urbains et les lotissements. Le tissu social de la garrigue a donc évolué au cours des quarante dernières années dans le sens d'une très forte chute du milieu pastoral, d'un déclin assez lent du monde viticole et d'un accroissement considérable de la population des villages d'ortoirs.

L'abandon des activités traditionnelles eut pour conséquence l'embroussaillage des milieux ouverts, ce qui ruina, au départ, tout projet de reconquête agricole et favorisa le développement des incendies dont on connaît les effets néfastes sur la végétation et le sol. Toutefois, vers 1960, les agronomes commencèrent à s'intéresser à ce milieu trop souvent considéré comme un désert en dépit de ses richesses et de sa diversité biologique. L'idée de départ fut une remise en valeur de l'activité pastorale. Il fallait ouvrir la garrigue pour créer des pâturages et des parcours, les anciens ayant été envahis par la végétation ligneuse. Ceci est techniquement possible, bien que d'un coût élevé. Il faut débroussailler la parcelle, broyer le sol en surface et fertiliser pour favoriser une végétation herbacée (pouvant être orientée par semis) qui servira de nourriture au troupeau. Néanmoins, même si les difficultés techniques (les expériences ont montré qu'il fallait en effet débroussailler régulièrement, tous les trois ans environ) et sociales (opposition des chasseurs) étaient vaincues, il faudrait que la rentabilité économique de cet élevage lui assurât une certaine pérennité. Ce qui reste peu probable. L'efficacité de la politique d'aménagement de la garrigue passe sans doute par l'intégration des facteurs naturels (évolution de la végétation, de la faune et du gibier), sociaux (relations chasseurs-agriculteurs-forestiers-promeneurs) et économiques.

T. L.

RAYMOND DUGRAND
Maître de Conférences
à la Faculté des Lettres et Sciences Humaines de Montpellier

LA GARRIGUE MONTPELLIÉRAINE

Essai d'explication d'un paysage



PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE

CHAPITRE PREMIER

**LE PEUPEMENT DE LA GARRIGUE
ET L'AMENAGEMENT DU PAYSAGE VEGETAL**

La garrigue est actuellement au Nord de Montpellier un véritable désert humain. Avec des densités de 10 à 15 habitants au kilomètre carré dans le sillon de Saint-Paul-et-Valmalle et de 2 à 3 dans les terroirs d'Argelliers, de Murles et de Cazevielle, elle est moins habitée que les Causses, les Landes et la plupart des communes de haute montagne. Nul étonnement d'ailleurs à le constater, ces tables calcaires si dépourvues de terre cultivable et d'eau, revêtues de taillis rabougris ou d'un bush spinescent, offrant à l'homme moderne des conditions de vie d'autant plus précaires que, tout près, à quelques kilomètres, la plaine viticole étale ses merveilleuses récoltes.

Mais surprise en revanche devant un état de fait contradictoire : la garrigue est vide d'hommes et elle suppose justement, pour s'être réalisée, des actions de dégradation efficaces et multipliées. C'est ce qui permet justement de poser le grand problème : à quelle époque a-t-elle donc été peuplée avec suffisamment d'intensité pour qu'elle puisse prendre naissance aux dépens de la forêt ?

*I. — LA CONQUETE DE LA GARRIGUE**LES PASTEURS DE LA PREHISTOIRE*

La garrigue est actuellement un désert. Elle recèle pourtant les vestiges préhistoriques qui comptent parmi les plus denses de France.

Ce désert actuel est ainsi historiquement le berceau de la civilisation autochtone puisque, à un moment où la plaine n'était encore qu'un vaste marais, il grouillait déjà de vie.

Le constater est primordial car l'origine même de la garrigue est à reporter à une très lointaine époque. En retracer l'histoire à l'aube de l'humanité est pourtant relativement facile. Le pays regorge en effet de sites archéologiques et le regret qu'on pourrait garder de la lecture de comptes-rendus de fouilles ayant banni longtemps toute

rigueur scientifique est, dans notre domaine, compensé par des découvertes récentes véritablement sensationnelles effectuées par de véritables chercheurs.

P. et G. PANNOUX et J. AUDIBERT ont en effet mis à jour dans la région nord-montpelliéraine toute une série de vestiges préhistoriques qui permettent d'établir des chronologies précises et de reconstituer de façon très valable la vie des premiers occupants. Sans doute ces savants régionaux ne sont-ils pas toujours d'accord avec les conclusions de certains grands spécialistes mais leurs écrits ont le mérite de s'attacher directement aux faits (n° 1 à 3 et 88 à 94).

a) *Le Paléolithique* : Les traces de peuplement remontant à cette époque sont rarissimes en Bas-Languedoc. Aucune découverte Ché-léenne et Achculéenne n'a été faite, ce qui ne signifie pourtant pas que les plateaux n'aient pas été alors peuplés. Il faut pourtant attendre le Paléolithique moyen et supérieur pour obtenir les preuves certaines d'une présence humaine.

Pendant le Moustérien qui correspond approximativement à la glaciation Wurmienne (moins 20.000 ans) un peuple de chasseurs et de pêcheurs vit en effet dans les vallées de la garrigue. Les grottes qu'il a habitées sont surtout nombreuses le long des garrons nîmois (grotte de l'Esquichou-Grapaou, de Bayol, etc). Mais tout récemment, à l'aplomb de l'Hortus, un site moustérien a été découvert (grotte dite de l'Hortus, n° 34). Or il a permis d'établir que lors de la grande avancée glaciaire (Wurm I) comme lors des pulsations secondaires de l'Inlandsis (Wurm II) les plateaux nord-montpelliérains étaient également habités.

La permanence d'un habitat tout au long de la dernière glaciation est également certaine dans la garrigue nîmoise. Le Magdalénien, caractérisé par une industrie lithique variée, a en effet laissé de nombreux restes dans les abris sous-roches du Gardon, et la grotte de la Salpêtrière, fouillée par DUVAL-JOUVE, a même révélé de fort belles peintures qui font partie du vaste ensemble d'art pariétal dont les vestiges sont dispersés de l'Espagne levantine aux campagnes du Poitou.

Ce n'est pourtant que lors de la disparition de l'Inlandsis alpin, dans une atmosphère réchauffée et assez humide, que les plateaux languedociens reconquis par la forêt de Pubescent connaissent leur première grande phase de peuplement. Elle fut liée à l'arrivée d'un peuple de pasteurs qui mirent en place ce que M. Louis a appelé : « la culture des plateaux ».

b) *Le Néolithique* : les chasseurs de la forêt. A l'origine du brusque épanouissement humain qui marque cette phase il faut sans doute placer l'effet de grandes migrations. Le réchauffement post-wurmien se traduit en effet en Afrique par un dessèchement.

Les phases pluviales sahariennes s'interrompent et certaines populations chassées par la sécheresse grandissante après avoir cheminé comme le feront les Arabes au VII^e siècle seraient ainsi venues s'installer dans nos garrigues en passant par le Maroc et l'Espagne.

A l'origine du Néolithique (pseudo-campinien ancien, 4.000 ans avant J.-C.) les peuples des plateaux sont essentiellement des chasseurs nomades. Les gisements des Matelles (n° 92) permettent en effet de reconstituer seulement l'existence d'emplacements très mal délimités par des murettes en pierres sèches. Pas de traces de fonds de cabanes et pas non plus de grottes habitées par suite de la circulation d'eau intense que provoque un climat très humide. Dans des sols légèrement cendrés les fouilles révèlent les restes d'une industrie lithique variée mais très grossière ne faisant jamais appel à la technique du polissage. La céramique est peu abondante, l'incinération des morts inconnue. D'après les restes d'animaux la chasse est pratiquement le seul moyen d'existence, encore que le mouton et la chèvre soient déjà domestiqués.

Cette civilisation extrêmement fruste va cependant peu à peu évoluer au contact d'influences venues du rivage (introduction de la vaisselle dite de « Chassey ») et plus encore grâce à l'arrivée de peuples descendus de la Lozère et de l'Aveyron (pseudo-campinien moyen) qui lui font connaître la méthode du polissage, cette technique que les indigènes mettront des siècles à assimiler. En revanche les autochtones se mettent à la céramique familiale, inaugurent l'incinération des morts et, surtout, de nomades tendent à devenir sédentaires comme le prouve la construction d'habitats en pierre et l'adoption de méthodes culturelles (présence de meules).

Un peu plus tard ces anciens nomades deviennent même de grands bâtisseurs et versent dans le gigantisme (2.500 avant J.-C.). Sans vouloir en effet poser la question de son origine tellement controversée, constatons que le début de la période du cuivre est la grande époque du Mégalithisme. De très nombreux dolmens datant de cette phase parsèment toute la garrigue (n° 50). Une dizaine d'entre eux sont même érigés tout autour des Matelles, véritables merveilles de conception et de réalisation. Dans cette région, P. PANNONX a même montré l'existence de gros villages, ceux du Suquet, de Galabert, de Valène, de Roucayrol, de Rouquette. Ces agglomérations vivent en symbiose et ont en commun ce que leur inventeur a appelé « leur capitale sociale » ; une statue Menhir imposante, une espèce de temple et un colossal crématorium. Logé dans une diaclase sur le front d'une grande falaise afin d'obtenir une bonne ventilation du feu propitiatoire, ce dernier a d'ailleurs permis par l'examen de ses couches cendreuse d'obtenir une chronologie précise du peuplement et de comprendre l'évolution des genres de vie.

La technique de ces peuples à la fin du Néolithique est déjà évoluée. Ils pratiquent une maigre agriculture, connaissent l'élevage du mouton. Ils demeurent cependant encore des chasseurs. La courbe établie à l'aide des os découverts dans les foyers culinaires donne en effet, dans l'alimentation carnée, un pourcentage de 68 % de cerfs, de 18 % de sangliers et de 6 % d'oiseaux, contre seulement 3 % de moutons et de chèvres. L'élevage est donc pratiqué dans un but beaucoup plus industriel qu'alimentaire pour la fabrication des poinçons, des aiguilles, des épingles, des lissoirs.

Il faut donc admettre qu'à la fin du Néolithique, l'abondance du gibier liée au maintien d'un climat frais et humide et de la forêt de Pubescents n'obligeait pas les indigènes à pratiquer nécessairement l'élevage. Or cette conclusion est essentielle. Elle signifie en effet que l'attaque du manteau forestier n'avait pratiquement pas encore commencé à l'aube de la période du cuivre.

Il faut enfin signaler que cette culture des plateaux la plus commune et la mieux développée n'est pourtant pas à cette époque la seule forme de civilisation du Bas-Languedoc. Dans la plaine, dans un milieu rendu très humide par la remontée marine, d'autres genres de vie de pêcheurs et d'agriculteurs sédentaires ont été observés, soit près du rivage, soit le long des alluvions sèches des vallées. Il y avait donc, comme presque toujours on pourra le constater depuis, différenciation de deux civilisations synchrones mais adaptées chacune à un milieu différent : le milieu des plaines et celui des plateaux calcaires. Marquons cependant qu'à cette époque la plaine est à peine colonisée alors que la forêt, beaucoup plus accueillante, est déjà grouillante d'humanité.

c) *L'Énéolithique : le Cuivre et le Bronze, les pasteurs transhumants* (2.000 avant J.-C.). Cette nouvelle période est inaugurée par une nette modification du climat. La sécheresse de la phase xérothermique raréfie le gibier et l'élevage du mouton succède à la chasse : les arborigènes des Matelles de chasseurs deviennent pasteurs.

Cette péjoration climatique est reconnaissable à divers traits. Une modification de la forêt : le chêne-vert et ses compagnons pénètrent dans l'association du Pubescent. Cela est sensible dans la couche du crématorium où parmi les morceaux de bois non brûlés on identifie le Buis, le Chêne-vert, le Genévrier Oxycèdre. Une évolution de l'habitat : les hommes après avoir reçu l'apport de nouveaux immigrants se réfugient à nouveau dans les grottes maintenant asséchées et y installent de très grandes jarres pour recueillir l'eau devenue rare. Une transformation dans l'alimentation : le cerf, cet animal de la forêt, disparaît et est remplacé

dans les déchets alimentaires par le mouton, le bœuf et la chèvre qui constituent maintenant 80 % des restes carnés. Une modification pastorale : la transhumance devient obligatoire, comme l'a prouvé la découverte sur le Causse des « grottes-citernes » où de grandes vasques construites par les pasteurs des plateaux servaient à recueillir les eaux d'infiltration. Cette conquête des pâturages d'été s'est d'ailleurs moins effectuée sur le Causse lui-même, déjà sans doute visité par les tribus concurrentes, qu'aux dépens de la zone culminale de l'Aigoual et du Mont-Lozère où la forêt n'a jamais pu prendre pied. C'est alors qu'ont été tracées ces grandes drailles qui depuis unissent le Bas-Languedoc à la montagne et que jalonnent de grandes pierres dressées aux parois ornées de cupules énigmatiques. Enfin, modification culturelle : dans toutes les fouilles de cette époque foisonnent les meules et les molettes de basalte qui montrent l'importance de la culture des céréales. Maintes fois d'ailleurs la présence du froment a été signalée dans les fonds de cabane.

On peut alors considérer qu'est définitivement installé le genre de vie traditionnel de la garrigue, celui qui est à l'origine même de sa formation. Car l'on ne saurait mettre ce fait en doute : dans un climat plus sec que le climat actuel, obligés de transhumer du fait même de la raréfaction estivale de l'herbe, ces pasteurs ont nécessairement tenté de s'ouvrir au dépens de la forêt des pâturages artificiels par la hache et le feu. C'est nécessairement à cette époque qu'à débuté la destruction du milieu climacique originel constitué par le binôme inséparable : forêt claire méditerranéenne et sol noir humifère.

Reste enfin à signaler la densité du peuplement. On a déjà noté tout autour du four-crématoire du Suquet-Concoulière, l'existence de nombreux villages — beaucoup plus nombreux que les villages actuels — et cette remarque serait valable pour toutes les garrigues. J. AUDIBERT en recensant les très nombreux habitants du couloir de la Mosson a pu parler « d'une vallée de l'Enéolithique ».

II. — LA CONQUÊTE AGRICOLE DE L'ÂGE DU FER

Avec l'âge du Bronze une économie de relation s'est esquissée. La nouvelle civilisation du métal née dans l'Orient méditerranéen était en effet basée sur l'utilisation du cuivre et de l'étain dont la Cévenne possédait quelques mines et surtout sur l'utilisation des minerais venus de Bretagne et des Iles Cassitérides dont le Bas-Languedoc contrôlait des chemins d'arrivée. Aussi cette région

était-elle traversée par d'actifs courants d'échange. Elle reçut également à cette époque, par le Danube et le Rhône, les méthodes de fabrication mises au point par les bronziers des Monts de Bohême, ces remarquables métallurgistes.

Les influences les plus déterminantes que reçut le Bas-Languedoc lui vinrent cependant des lacs italiens, de la Suisse lacustre et de l'Autriche. C'est l'arrivée presque simultanément de deux civilisations différentes dites l'une « des champs d'urnes », l'autre « des tumulus », qui constituèrent le fonds de ce qu'on a appelé la celtisation de la France.

Il s'agit de deux cultures très différentes qui historiquement sont d'ailleurs nées à près d'un demi-millénaire l'une de l'autre. La plus ancienne, celle « des tumulus », dite aussi de Hallstadt, est de forme pastorale. Elle est arrivée par les crêtes et les cols cévenols et s'est installée vers — 600 sur les garrigues et le Causse se mêlant aux éleveurs dolméniques de la civilisation des plateaux (n° 73). Ce peuple de pasteurs, venus l'épée au côté, prend en effet possession des pâturages et s'installe le long des drailles sur le réseau maintenant bien établi de la transhumance. Dans la garrigue ils inhumèrent leurs morts dans des dizaines de milliers de tumulus, véritables tas de pierrailles sonores à moins que, violant les sépultures mégalithiques, ils ne les enterrent dans les dolmens de la civilisation antérieure.

La plus récente dite « des champs d'urnes », ou de la Tène, s'est propagée beaucoup plus rapidement par la vallée du Rhône et, dès — 800, installait dans la plaine bas-languedocienne des tribus de cultivateurs. Elles y fusionnent avec les quelques sédentaires qui y vivaient déjà, leur apportant des techniques de construction, de défrichage et de labour qui allaient permettre l'élaboration des villages-acropoles, de faire reculer la forêt et de cultiver en céréales les terres les plus riches. Ces peuples pratiquaient l'incinération et leurs nécropoles, véritables champs d'urnes comme celle d'Ensérune, parsèment de Nîmes à Toulouse la grande plaine nourricière.

On le voit, la celtisation du Bas-Languedoc qui allait clore la période préhistorique continuait tout comme au début du Néolithique à respecter la division géographique devenue traditionnelle : d'un côté, les genres de vie pastoraux des garrigues, de l'autre, les genres de vie agricoles des plaines.

Une différenciation s'est cependant opérée dans la répartition des hommes tout au long de ces vingt mille ans de préhistoire. Ce sont les plateaux qui jusqu'à la fin du Néolithique ont connu les densités de peuplement les plus fortes, alors que la plaine était presque déserte. A la fin de l'âge des métaux, dans un climat

plus clément et plus sec et avec l'aide d'instruments de fer, la plaine prend le pas sur la garrigue, le cultivateur l'emporte en nombre sur le pasteur.

Une oscillation s'est ainsi produite, la première de plusieurs autres qui allaient suivre.

Marquons bien en tous cas qu'à l'aube de l'histoire, les genres de vie traditionnels de la garrigue, ceux-là même qui l'ont créée, sont déjà tous en place et que déjà sans doute la division des terroirs devait séparer la forêt (la silva) le pâturage (le saltus) les terres cultivées (l'ager). Sans doute est-ce la rationalisation romaine qui, dans les grandes villas de la plaine, va codifier cette trilogie du terroir communal. Il est cependant hors de doute que l'évolution locale des techniques avait dès la fin du Néolithique mis en place ce système dans la garrigue nord-montpelliéraine même si, ce qui est également une évidence, la vie pastorale y était considérablement plus développée que la vie agricole. Seul problème, l'extension réciproque de ces trois domaines de l'activité humaine. Et là, aucune réponse formelle ne peut être apportée.

Des probabilités s'imposent cependant. De nombreux fouilleurs de l'Enéolithique et du Bronze pensent avec logique que tout ce qui pouvait être cultivé dans la garrigue (et c'est fort peu si l'on entend par là les terres des bassins) l'était déjà dès l'aube pré-romaine. Ils sont plus discrets sur les rapports du saltus et de la silva. Tous admettent simplement un recul forestier. Peut-on à leur place, avancer ce que la logique semble autoriser : en confrontant, d'une part, la fragilité de la nature méditerranéenne et, de l'autre, la densité extraordinaire de l'habitat proto-historique, la seule conclusion est d'admettre que le manteau forestier avait déjà largement reculé, remplacé par les formations de dégradation. Conclusion toutefois provisoire, et l'on attend avec impatience l'étude palynologique qui, en analysant les spectres polliniques et en isolant soigneusement les plantes forestières des essences post-culturelles et pré-forestières, permettra de répondre de façon plus précise à cette interrogation fondamentale.

CHAPITRE DEUXIEME

**REGRESSION ET PROGRESSION
DE LA GARRIGUE DE L'EPOQUE ROMAINE
AU XX^e SIECLE**

La garrigue, formation végétale de dégradation est partiellement constituée dès les temps préhistoriques. Comment, depuis cette époque a-t-elle évolué ?

Répondre à cette question d'apparence pourtant simple est dans l'état actuel de nos connaissances absolument impossible, nul travail scientifique n'ayant été mené sur ce problème.

Cela s'explique d'ailleurs partiellement. S'il se trouvait en effet un historien tenté par cette aventure, le gros problème serait pour lui d'interpréter de très nombreux documents, datant de l'époque classique, de la Renaissance et du Moyen-Age qui presque tous sont à la fois tendancieux et très imprécis.

Pour le XVIII^e siècle, cela n'est pas d'une gravité extrême le recoupement d'un nombre considérable de textes et d'enquêtes, dont plusieurs portant sur l'état des bois, et la consultation des compoix et des premiers plans par « masses de culture » permettant de se faire une idée relativement valable sur l'extension relative de la garrigue, de la forêt et des terres cultivées.

Mais pour les siècles antérieurs, cela est beaucoup plus grave. On dispose bien encore jusqu'au XVI^e siècle des compoix, mais les renseignements qu'ils donnent demeurent très vagues. Ils mentionnent les forêts, les pacages (hermes, devès, patus) et les terres labourables. Mais les forêts étaient-elles déjà des taillis ou encore des sylvès primitives et les pacages tenaient-ils de la lande arborée, de la brousse à Kermès ou de la pelouse à Asphodèles ? nul ne le sait. Seul élément connu de façon exacte : la surface de l'ager. Mais peut-on raisonnablement porter un jugement sur l'évolution de la garrigue d'après les variations de ce seul élément du paysage qui ne couvre jamais le dixième du sol ? Même remarque pour les cartulaires des siècles plus anciens avec en outre le défaut de ne permettre aucune localisation précise. Quant aux textes très nombreux qui tout au long de l'histoire ont dénoncé inlassablement le

recul de la forêt, l'appauvrissement des pâturages et la surexitation de l'érosion, ils sont par essence même tendancieux, leur but étant presque toujours d'obtenir des dégrèvements d'impôts.

Est-ce à dire que toute étude scientifique soit impossible ? Cela n'est en aucun cas notre pensée, mais nul ne peut actuellement se targuer de l'avoir faite et elle demandera à qui voudra la réussir des années de dépouillements et de recoupements. Il reste d'ailleurs à espérer que cet humaniste reçoive l'aide bénéfique des paly-nologistes.

Quelles idées de recherche pourraient-on donner à ce futur chercheur courageux ?

1°) *L'économie de garrigue semble s'être maintenue intacte dans ses grands principes tout au long de l'histoire.* Cela a été démontré par P. GEORGE (n° 52), P. MARRES (n° 86), A. BILLANGE (n° 12) et, dans le domaine qui nous occupe, par M. TUDEZ (n° 118). A quelque époque que ce soit, les ressources agricoles fondamentales ont en effet toujours été, depuis l'époque romaine, la culture des céréales ou de l'olivier dans l'ager, l'élevage du mouton, grâce aux parcours dans le saltus et à la transhumance estivale, et l'exploitation de la forêt.

2°) *L'économie de garrigue a connu au cours des siècles toute une série d'oscillations.* Les unes ont vu la multiplication des hommes : ce qui a déclenché des vagues de défrichement, décuplé l'importance du troupeau, et, par là même, provoqué une double expansion, celle de l'ager aux dépens du saltus, et du saltus aux dépens de la forêt. Les autres sont synchrones des « pestes » de toutes sortes dues aux invasions, aux guerres religieuses, aux épidémies, aux crises économiques, et se sont marquées par la diminution des hommes. Elles se sont donc accompagnées de l'abandon de l'ager au profit des stades post-cultureux et pré-forestiers et de la régression du saltus qui tend à redevenir forêt.

L'histoire de la garrigue — formation végétale — serait ainsi faite d'une succession de cycles. C'est J.P. BARRY (n° 8) qui, dans la Vauvage voisine, a fourni la preuve certaine de la matérialité de ces oscillations. En partant des compoix de 1500, 1590, 1650 et 1710, qui lui ont fourni quatre coupes précises dans le temps, cet auteur a pu en effet démontrer :

— Au début du XVI^e siècle l'existence, à côté d'un ager stabilisé depuis très longtemps, d'un très vaste saltus pratiquement abandonné.

— A la fin du XVI^e siècle, la présence au milieu des hermes, d'un très grand nombre de toutes petites parcelles cultivées en céréales.

-- Au début du XVII^e siècle la transformation de ces « rompudes » céréalières, gagnées sur le pacage, en vignoble à fin commerciale.

-- A la fin du XVII^e siècle le retour au pacage de la plupart des terres défrichées cent ans plus tôt.

En deux siècles un cycle est ainsi bouclé. Son interprétation a été relativement facile à faire (n^o 9) :

* — 1500 : au creux de la courbe démographique dû aux effets de la grande pandémie du XV^e siècle, elle-même causée par une véritable crise de surpopulation et par le déferlement sur le Midi de la Peste Noire, des routiers et des révoltés de toute sorte, l'exploitation se rétracte et se concentre sur les bonnes terres de la plaine.

* — 1590 : après le « beau XVI^e siècle » qui est celui de l'« argent américain » et du renouveau commercial, industriel et agraire, les hommes se sont multipliés et l'essor humain pose le problème des subsistances. De petites gens attaquent les hermes qu'ils débroussaillent, brûlent, épierrent et sur les « rompudes » ainsi gagnées à grand labeur (qu'ils appellent encore issarts, novalles, claparèdes) récoltent quelques grains. Ainsi dans une économie de subsistance, les terres se répandent aux dépens du saltus qui lui-même fait reculer la forêt.

* — 1650 : dans une situation démographique qui demeure tendue et exige toujours davantage de grains, la plaine demeure céréalière. Mais les hauts prix du vin, dûs partiellement au développement du commerce et à l'augmentation de la consommation urbaine, font que, dans la garrigue, les vignes gagnent toutes les rompudes et font même encore davantage reculer le saltus.

* — 1710 : les excédents viticoles ont déclenché l'effondrement des cours et les grandes distillations ; les fiscalités aberrantes et la révolte des réformés ont multiplié les misères ; la grande crise européenne a tari les marchés d'exportation. Aussi la population diminue-t-elle, les vignes sont-elles abandonnées. La friche, puis les stades post-cultureux et enfin les stades pré-forestiers s'installent successivement sur les « rompudes » déclarées en « non-valeur ». On revient, au moins en apparence, à la situation du XV^e siècle.

Or ce cycle n'est pas unique. Un rythme séculaire a marqué la mise en valeur de la garrigue, fait de flux et de reflux humains. Leurs dates en sont approximativement connues :

— *Epoque romaine* : la plaine est intégralement défrichée et s'y épanouissent les villas données aux vétérans des légions conquérantes. Mais la garrigue demeure à l'écart de cette conquête

rurale. Elle sert de refuge aux tribus celto-ligures et l'économie pastorale de tradition néolithique y garde le pas sur l'agriculture. Toutefois dans les bassins marneux les plus méridionaux, comme celui de Montarnaud, quelques villas patriciennes purent s'installer grâce à de difficiles travaux de drainage.

— *Période des invasions barbares* : deux tendances s'opposent. La plus nette dans un moment de désastre humain et économique est sans conteste l'extention de la friche et du saltus aux dépens des terres agricoles de la plaine. Mais il faut penser à un autre courant de sens inverse : l'afflux des populations littorales chassées par les razzias qui maintient, et même localement intensifie, la mise en valeur des bassins intérieurs devenus centres de refuge.

— *IX^e au XIII^e siècle* : la garrigue fait l'objet d'une attaque en règle. Les grands défrichements partis de l'abbaye d'Aniane y créent parfois de toutes pièces de nouveaux habitats et de nouveaux terroirs. Cette reconquête procède d'une lente mais continue expansion démographique.

— *XV^e siècle, au début du XVIII^e siècle* : Après l'effondrement des hommes et des cultures le renouveau agraire et démographique conduit d'abord à une économie de subsistance qui transforme partiellement le saltus en terre nourricière puis provoque ensuite, dans le cadre d'une économie de marché, la multiplication des vignes dans les hermes.

— *Fin XVIII^e et première moitié du XIX^e siècle* : après un fugace abaissement économique et humain, on assiste, dans le cadre d'une extraordinaire inflation humaine, aux plus grands défrichements que la garrigue ait jamais connus. Le saltus recule, remplacé par le champ de céréales, le verger d'oliviers et les parcelles de vigne. C'est la grande époque de l'épanouissement des genres de vie traditionnels de la garrigue.

— *Fin du XIX^e et XX^e siècle* : la crise des activités traditionnelles, la régression de l'élevage, et l'émigration des habitants déclenchent à nouveau la régression des novalès. Les parcelles défrichées s'effacent, les formations arborées s'étendent aux dépens des landes et des pelouses.

Tels sont les grands cadres de l'évolution. Mais avouons notre grande ignorance sur les rythmes propres à chaque flux. Avouons surtout que si l'on peut prendre assez bien conscience des rapports établis entre l'herme et le champ, la question cruciale du recul des bois, donc des liens entre saltus et forêt, demeure entière. N'y-a-t-il pourtant pas moyen au moins provisoirement de se faire une opinion sur cet important problème ?

3^e) *L'économie de garrigue semble avoir déterminé jusqu'à la fin du XVIII^e un recul progressif de la forêt et une extension toujours plus grande des stades régressifs ultimes. Cette affirmation n'est pas liée à l'analyse des rapports agraires. Qui pourrait, en effet, dire actuellement ce que représentent les rompudes du XIX^e siècle par rapport à celles du XVI^e ou du XIII^e siècle ? Qui pourrait, de même, préciser l'importance relative des troupeaux du Moyen-Age ou de la Renaissance et établir les variations de la charge pastorale ?*

Elle est basée essentiellement sur l'analyse des besoins grandissants des villes. Celles-ci ont sans cesse été en s'accroissant depuis le Moyen-Age et ont beaucoup plus sûrement détruit la forêt que n'auraient pu le faire les troupeaux et les défrichements. Il faut à cet égard séparer les abus qui ont été déclanchés par les consommations urbaines des méfaits causés par les besoins industriels. Les premiers sont anciens. Les plus grandes cités que le Bas-Languedoc ait jamais connues datent de la Narbonnaise, et les villes romaines, tout comme celles du XVIII^e siècle, avaient besoin de bois de chauffe pour les foyers domestiques et la boulangerie. Les seconds par contre n'ont fait que croître depuis le Moyen-Age. Développement des fours à chaux, qui amène les chauxonniers à même utiliser le Kermès, recherche des bois d'œuvre pour la charpenterie de marine, multiplication des verreries qui englobent des forêts entières, besoins sans cesse croissants de la tonnellerie, production du tan par écorçage du Chêne-vert pour les besoins des multiples tanneries, fabrication de fagots, pour la distillation des plantes aromatiques et les chaudières des alambics servant à la fabrication des alcools, confection des brassées qui, au printemps servent, à chauffer l'eau des vases de cuivre où l'on ébouillante les vers à soie, demandes en bois des fabriques de toutes sortes — filatures, huileries, savonneries, faïenceries — recherches de la laine par les manufactures de couvertures et de draps qui incitent ainsi à l'agrandissement du troupeau transhumant, tout allait dans le sens d'un appauvrissement progressif et inéluctable de la forêt. Les preuves en sont nombreuses. Sans arrêt au cours des XVII^e et XVIII^e siècles le prix du bois montent, et BALLAINVILLIERS résume ainsi en 1788 la situation : « il y a une disette de bois effrayante. Le dépérissement des forêts se fait sentir près d'un demi-siècle. On est réduit à acheter le bois à un prix exorbitant ». Et d'ajouter encore « il est vrai que le luxe et la grande augmentation de la consommation ont accéléré l'époque de l'anéantissement ».

De fait, à la veille de la Révolution, il n'y a plus de véritable forêt dans les garrigues. DE GENSAINE, auteur en 1776, d'une remarquable Histoire Naturelle de la province ne dit-il pas en parlant

de la région de Viols, qui est de nos jours une des plus boisées de la garrigue : « ces bois ne sont dans le fond que des broussailles de Chêne-vert ». Même remarque au sujet de la région de Saint-Paul-et-Valmalle — La Boissière qui pourtant portent actuellement un taillis relativement épais.

Le manque de bois à usage industriel est d'ailleurs à ce point ressenti qu'on en vient à exiger le déplacement des verreries vers la montagne encore forestière et PIROT, l'ingénieur en chef de la Sénéchaussée de Beaucaire, est chargé de voir où on pourrait les implanter. Les Monts de l'Aigoual étant à l'époque impraticables, c'est donc vers le Larzac oriental que se dirigèrent les verreries et, là, tout ce qui restait de Pubescents fut en quarante ans consommé.

Ainsi les besoins urbains et industriels ont fait qu'il n'existe, au milieu du XVIII^e siècle, aucun lambeau forestier. La conclusion est importante, mais elle n'est pas suffisante. Que restait-il de la forêt primitive à l'aube des temps romains ou à l'orée des défrichements monastiques ? Ou en d'autres termes, à quel rythme s'est effectué le remplacement de la silva par le saltus ? Les historiens des événements en sont venus à la connaissance de la société et des techniques, qu'ils passent maintenant à l'explication de la mise en place de paysages qui doivent tout autant à l'homme qu'à la nature.

4^o) *L'économie de garrigue subit une crise depuis la seconde moitié du XIX^e siècle.* L'arrêt des activités traditionnelles a en effet stoppé les uns après les autres tous les travaux qui tendaient à la dégradation forestière. Disparus les chauffourniers, les bouscatiers, les ruscaïres, les charbonniers et les distillateurs. Fini le temps des rompudes et des noales. Le paysan quitte le village où les maisons s'écroulent. Les pasteurs eux-mêmes diminuent et le troupeau n'est pas la moitié de ce qu'il était il y a cent ans. Enfin nombre de parcelles de vigne dévastées par le gel de 1956 n'ont pas été replantées.

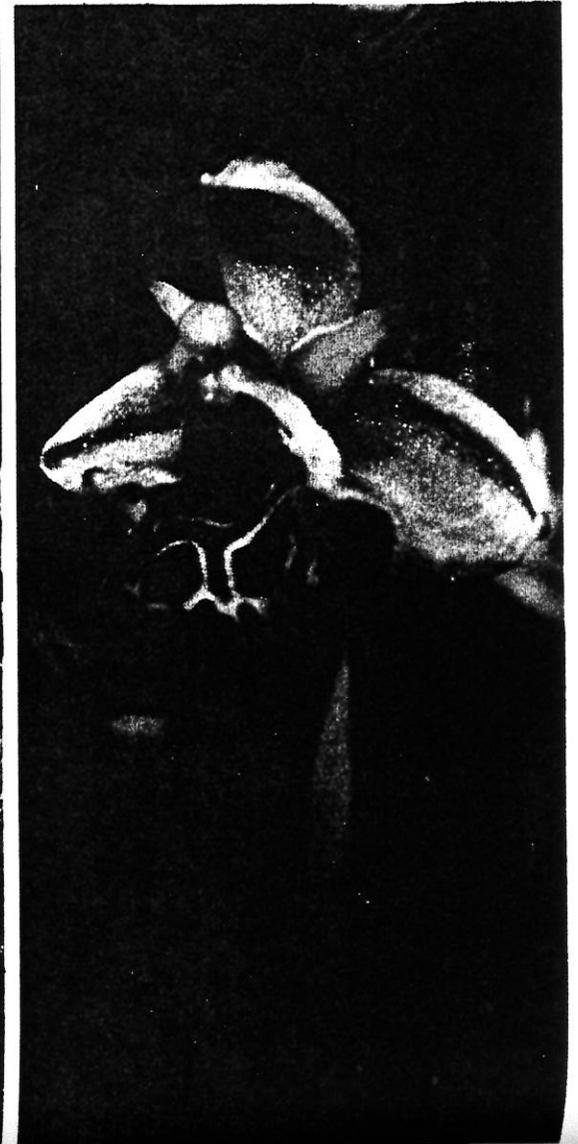
Théoriquement, donc, la garrigue est entrée depuis plus d'un demi-siècle dans un nouveau cycle de progression végétale. Or, il faut bien l'avouer, cette affirmation s'accorde mal aux faits. Que le sol cultivé se soit rétracté au profit du saltus, soit, mais nul saltus n'est devenu forêt sauf par transformation en pinède.

Sans doute pourra-t-on objecter que des freins s'opposent à cette reconstitution. Les moutons, bien qu'en nombre diminué, continuent leurs destructions et la surcharge pastorale dans certains tènements en taillis de la région de Murles déclenche bien plutôt des régressions que des progressions. Les feux pastoraux continuent également leurs effets, encore qu'ils soient assez bien

contenus sur les brousses à Kermès. On pensera également aux dévastations qu'à entraînés la dernière guerre mondiale, tous les citadins dépourvus de combustibles ayant pris comme au XVII^e siècle le chemin de la garrigue pour s'en procurer. Mais l'appauvrissement extraordinaire qui s'en est suivi est limité aux environs de Montpellier. Il faut également souligner les dommages causés par les promeneurs du dimanche. A. JEAN n'a-t-il pas en effet démontré, en partant de relevés de C. FLAHAULT et de A. BARRANON, que le Bois de Montmaur, situé aux portes de Montpellier et visité à chaque week-end par de nombreux promeneurs, a perdu 31,2 % des espèces que les deux grands phyto-sociologues avaient découvertes dans ces taillis et ces fourrés à la fin du siècle dernier ? Mais à nouveau ce qui est valable pour les approches de Montpellier ne peut l'être pour les solitudes du Causse d'Aumelas et de la zone de Viols-le-Fort où pourtant le dynamisme forestier semble assez limité.

Le remarquer est important à deux titres. Cela peut d'abord servir d'exemple aux historiens de la végétation. S'ils avaient retrouvé dans le Moyen-Age des preuves d'une dégénérescence économique identique à celle que subit actuellement la garrigue, ils en auraient déduit aussitôt une progression spectaculaire du saltus — ce qui serait probable — et de la forêt — ce qui le serait beaucoup moins. Pourquoi en effet les évolutions de progression se seraient-elles produites plus rapidement dans le passé que maintenant ? On pressent, il est vrai, une raison qui pourrait le permettre. Chaque cycle de flux et de reflux végétal ne ramène pas en effet de façon exacte au point initial. A chaque fois les sols sont plus atteints, l'érosion mieux libérée, les essences sylvatiques plus rares. N'est-il donc pas possible que les progressions végétales en deviennent à chaque fois plus lentes et moins complètes ? C'est là justement la deuxième perspective d'étude que la stagnation de la forêt actuelle paraît imposer : rechercher si la plasticité des formations végétales n'a pas varié au cours de l'histoire. Hier la brousse à Kermès pouvait être encore une formation pré-forestière, ne tend-elle pas à devenir de nos jours un pseudo-climax ?

LA FAUNE ET LA FLORE DU CENTRE DE L'HÉRAULT



La nostalgie de l'Oregon
"Où sont les forêts?" //

L'influence de l'homme sur le milieu naturel de la Préhistoire à nos jours.

Où sont les forêts? La question de ce touriste de passage chez nous pourra en laisser plus d'un perplexe. La même personne, venue ici 10.000 ans plus tôt, n'aurait pourtant pas réagi de la sorte. Peu après, l'apparition de l'élevage et de l'agriculture va déclencher un processus impitoyable de régression de la couverture végétale, puis d'appauvrissement des sols. Les premiers bergers du Néolithique furent suivis entre autres par les "Gallo-Romains", les paysans du Moyen-Age, les dizaines de générations d'exploitants et d'artisans avides de bois de construction ou de chauffe. A peine moins exploité que la pauvre garrigue montpelliéraine, le centre de l'Hérault a vu au 19^e siècle l'apparition de la monoculture de la Vigne qui donna à la plaine alluviale du fleuve l'aspect un tantinet monotone que nous lui connaissons aujourd'hui. Les vestiges de forêts de feuillus ont survécu sur les versants épargnés des collines, notamment à l'Ouest de Cabrières vers la Montagne Noire. Au Nord, les trop fréquents assauts du feu dans les bois de résineux autour de Saint-Guilhem-le-Désert ne laissent guère augurer d'un avenir meilleur (voir incendies page 72). Ça et là, quelques grandes propriétés possèdent un parc d'arbres magnifiques, derniers coupe-vent de la vallée et refuges pour les petits oiseaux (voir chasse page 198).

Sur le plan économique, les efforts entrepris pour assainir les taillis et les aménagements de coupe-feu sont louables. On comprend moins bien l'insistance des pouvoirs publics à vouloir planter des résineux de toutes parts, en sachant dès le départ que ceux qui auront résisté aux assauts des chenilles processionnaires auront peu de chance d'atteindre un âge respectable dans le secteur (plantations autour du lac du Salagou, incendies de 1977-78...).

La vocation de la région semble de plus en plus aiguillée vers un avenir touristique. Si les abus possibles dans ce domaine peuvent être évités dès maintenant, une tendance à l'embellissement des paysages, précédée de leur protection, peut d'ores et déjà être mise en place par le plus grand nombre et les "décideurs". Ceux qui ne verront là qu'une manne financière finiront d'appauvrir ce que l'on peut encore appeler une région charmante.

« GARRIGUES EN PAYS LANGUEDOCIEN » est une histoire... une longue et belle histoire...

Dans le Midi de la France, le Languedoc oriental héberge entre la vallée du Rhône et celle de l'Hérault, une végétation très particulière : celle des **garrigues**.

Sur les étendues pierreuses des plateaux calcaires le promeneur découvre toute une série de plantes toujours vertes, basses, rabougries, souvent épineuses. L'ensemble paraît aride et dépourvu d'intérêt...

Pourtant il y a très longtemps une forêt s'étendait sur cette région. Les aléas du climat l'ont façonnée à petites touches. Puis les premiers languedociens chasseurs-cueilleurs ont vécu en bonne harmonie avec cet environnement. Mais l'homme va maintenant devenir agriculteur-éleveur et c'est ici que tout bascule...

L'auteur, professeur de Biologie-Géologie, languedocien de souche, explique, dans un langage simple, mais avec toutes les données scientifiques actuelles, quels sont les facteurs qui conduisirent inexorablement, à l'apparition de ces paysages si caractéristiques.

Cet ouvrage est donc le récit de la dégradation progressive de cette forêt méditerranéenne sous l'action plurimillénaire de paysans, bûcherons, verriers et surtout des bergers.

Dans les garrigues, les plantes clament par leurs feuilles et épines leur lutte incessante contre le climat, l'homme et le mouton.

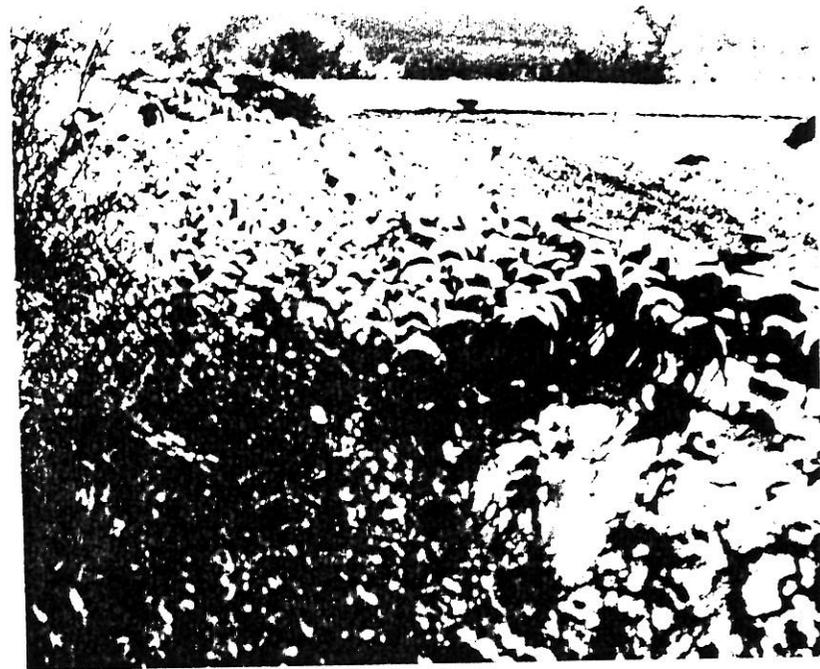
« GARRIGUES EN PAYS LANGUEDOCIEN » est donc le récit de cette prodigieuse aventure végétale, histoire que tout Languedocien ou Etranger au « pays » devrait connaître...

Clément MARTIN

GARRIGUES EN PAYS LANGUEDOCIEN

Clément MARTIN

GARRIGUES EN PAYS LANGUEDOCIEN



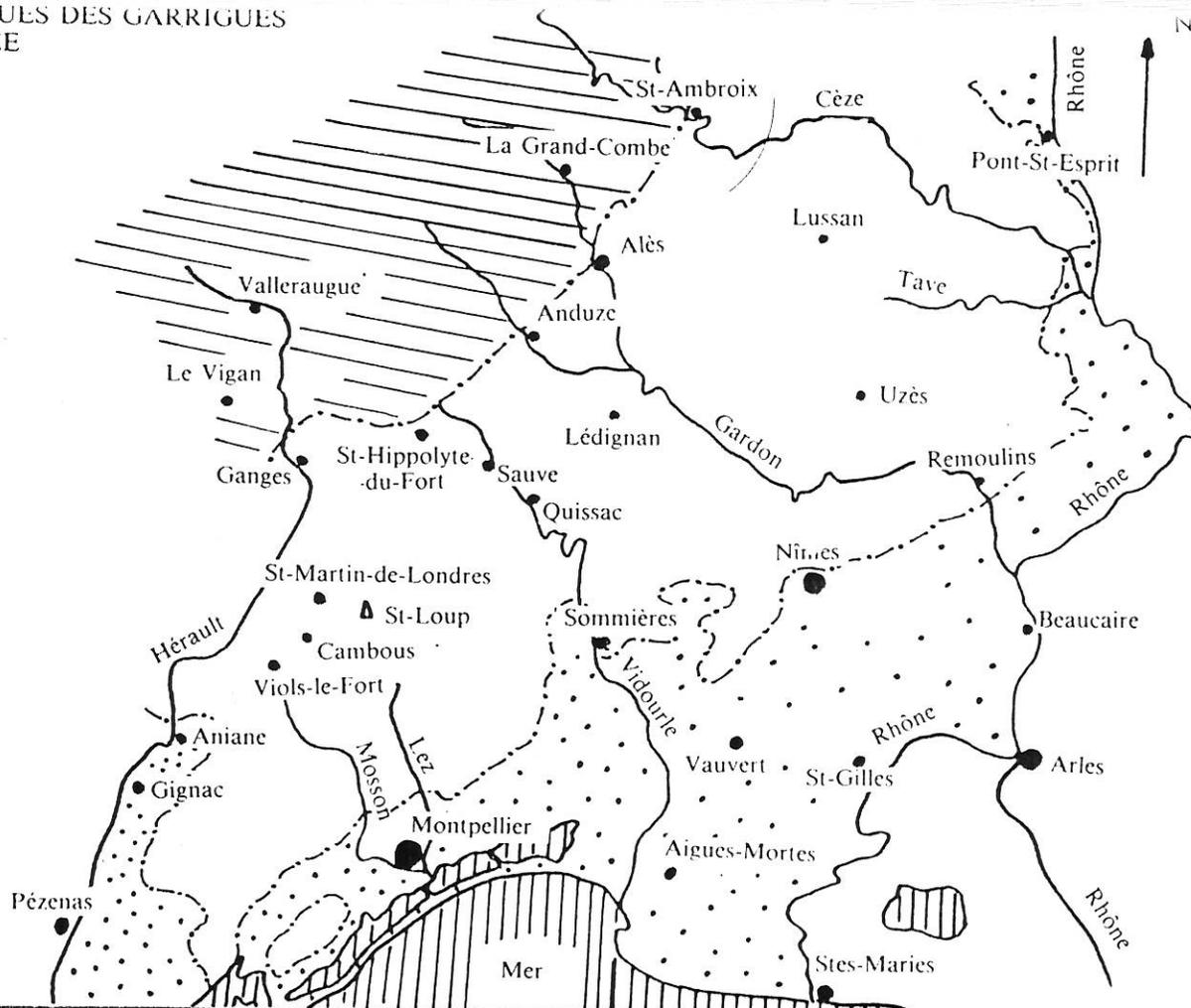
EDITIONS LACOUR
NIMES

LIMITES GEOGRAPHIQUES DES GARRIGUES
DE LA REGION ETUDIEE

-  Zone des Basses Cévennes
-  Zone des Garrigues
-  Zone des plaines et vallées

Ech. 1/500.000

(En partie inspiré de :
Typologie forestière
des Garrigues
du Gard).



... le récit d'une prodigieuse aventure
végétale ... (4^{ème} de couverture)

Histoire du Feu.

Histoire du mouton.

~~Chaque~~ Chaque groupe compte 8 à 10 cabanes. Ce sont de grandes bâtisses aux murs terriblement épais, en pierre de « clapas ». Marchez entre celles-ci. Pénétrez dans l'une d'elles reconstituée. Laissez venir à l'esprit des images...

L'examen attentif de l'organisation de ces villages laisse rêveur (1).

Toute la nature se domestique, s'artificialise. Il y a maintenant une coupure nette entre l'homme et son milieu naturel.

Chaque activité humaine a son correspondant sur le terrain. L'espace se morcelle, se spécialise. Il y a complémentarité absolue entre les diverses zones de travail.

En général le village domine une dépression, vallée ou cuvette. La terre est ici profonde, cultivable. Là se trouvent les céréales. Là-haut, sur le plateau, le bois de feu, le chêne. Entre ces boqueteaux d'yeuse, le parcours à moutons...

Et le village même est souvent situé au point de rencontre exact des couches épaisses de calcaires, grands réservoirs hydriques souterrains, et celles des marnes, ou argiles imperméables, sur lesquelles glisse le liquide si rare jusqu'à la proximité du village où il apparaît.

Mais gravissez la côte de Clarensac et contemplez la répartition des vieux villages vaunageols : la nuit des temps a des racines si longues...

Cette civilisation dite de Fontbouisse est largement communautaire, le village est organisé, le tissu social est solide. Un véritable commandement s'installe. Il y a peut-être aussi un liant pré-religieux (n'oubliez pas que de nombreux menhirs et dolmens continuent depuis la civilisation de Ferrières à être utilisés dans nos garrigues).

Nous avons maintenant la preuve de grands défrichements : abondance de meules, de gros outils de silex pour abattre les troncs, de solides faucilles simples toujours en silex, des parcs à moutons, des « grottes-bergeries ».

Cette véritable civilisation va irrésistiblement entraîner la dégradation de notre sylve. Et le cycle infernal commence : brûlis

(1) - Gascò 1976

Mais il y avait aussi les boulangers, fondeurs, fabricants d'eau de vie, de parfums...

En 1788, Nîmes comptait (1) 623 fourneaux pour la filature de la soie (dont 528 alimentés en bois ou charbon de bois), 2 tuileries, 28 forges de serruriers, 23 chaudières à eau de vie, 22 forges de « taillandiers » et 61 boulangeries.

C'est dire la quantité énorme de bois de feu que consommait la ville.

N'oublions pas aussi l'activité effroyable des verriers à laquelle des arrêts royaux, au XVIII^e siècle, mettent un terme (1).

La peau des ovins était recherchée. De nombreuses tanneries fleurissaient à Aniane, Ganges, Sommières et Nîmes. C'était même une industrie très dynamique des XVII^e et XVIII^e siècles dans cette dernière ville. Les matières premières abondaient et, cela, aux portes même de la cité : troupeaux, carrières à chaux, eau et tan. Celui-ci était tiré du Yeuse. L'arbre était proprement écorcé (les « ruscaires »), dans certains cas, pour gagner du temps le chêne était abattu et ses racines même extirpées...

Parfois, en promenant sur les vastes espaces de nos garrigues, l'œil est attiré par un replat, un peu à l'abri, au sol damé, noirâtre, où la végétation différente indique un sol nouveau. C'est l'emplacement d'anciennes fabriques de charbon de bois. Les branches de chêne vert étaient soigneusement arrangées, en cône, recouvertes ensuite de terre, et de fines ouvertures pouvant être judicieusement manœuvrées à la volonté du charbonnier.

Celui-ci, ombre dans la clairière, entretenait savamment, toute l'alchimie d'un feu caché qui transformait peu à peu le bois en combustible nouveau. Une légère fumée, bleuâtre, s'échappait, enveloppant les feuillages proches d'une odeur persistante dans ces lieux particuliers.

Ainsi 600 kg de Yeuse permettaient d'obtenir 120 kg environ de charbon de bois. Certaines de ces charbonnières étaient

(1) Billange A. 1943

opérationnelles il y a quelques années à peine (environs de Saint-Hippolyte-du-Fort et de Sauve).

Tous ces exemples montrent les assauts répétés donnés à notre Sylva par ces hommes. On en comprend parfois les raisons, mais il y a là aussi un équilibre fragile à ne pas dépasser.

Nous connaissons la lenteur de croissance du Chêne. L'arbre au bois dur élargit avec lenteur les cernes de son tronc. La forêt peut se reconstituer naturellement si on lui en laisse le temps.

Au XVIII^e siècle les coupes étaient réglées tous les 20 ans, puis, peu à peu ce chiffre descendit à 18 et même 14 ans (1). Mais quelle est la grosseur d'un tronc de chêne à cet âge ?

Ainsi notre paysage a pris progressivement la physionomie que nous lui connaissons : le village, avec, autour les terres les meilleures, bien défrichées, plantées en blé ou vigne. Là-haut, sur le plateau venteux, le rocher blanc affleure, parsemé des boules des Yeuses renaissants.

Et du dernier sillon à la lisière des premiers boqueteaux s'étièrent maintenant les lignes blanches, floconneuses, des moutons...

* *
*

Le saltus

Le mouton ! Depuis huit mille ans maintenant il parcourt nos garrigues. Ces immensités rocailleuses, sèches, s'harmonisent avec la sobriété de l'animal. Pour tout dire garrigues et moutons, ne font qu'un. Il sont synonymes.

Pourtant si le mouton est le troisième volet de notre triptyque il a deux ennemis héréditaires : l'agriculteur, mettant en

(1) - Billange A. 1943

« devois » ses champs où s'élaborent, à grandes sueurs, ses récoltes et le « bouscatier » protégeant les pousses tendres des rejets.

Entre ces deux pôles qui le rejettent tour à tour catégoriquement, le pasteur évolue dans un paysage caractéristique : le *saltus* ou *garrigue*. Car c'est lui et lui seul qui est à l'origine de cette association végétale.

C'est cette action, plurimillénaire qui peu à peu a marqué d'une façon indélébile le terrain à parcours.

Si au Moyen Age, le mouton était la richesse de notre région, on note, au fil des siècles une diminution progressive du nombre de têtes des troupeaux (1).

C'est d'abord un changement de mode vestimentaire qui diminue la demande en vêtements en laine.

Puis aux XVII^e et XVIII^e siècles des épizooties ravagent le cheptel (celle de 1743 en particulier) et surtout les défrichements importants diminuent la surface du « Saltus ». D'ailleurs le paysan des XVIII^e et XIX^e siècles est de plus en plus viticulteur et l'élevage devient secondaire.

Au XX^e siècle l'importance du mouton diminue encore surtout sur les garrigues nimoises. Par contre il se maintient pour celles du nord de Montpellier (2).

L'élevage a donc été, jusqu'au début du XIX^e siècle, l'élément dominant de ce fameux équilibre agro-silvo-pastoral.

Pendant l'été brûlant l'herbe jaunit et se dessèche. Nous connaissons depuis la « nuit des temps » l'usage, pour le pasteur, de quitter nos régions à la mi-juin pour y revenir en septembre. Un grand nombre d'ouvrages décrivent cette longue marche, épuisante, colorée, pleine de saveurs inoubliables.

De retour au « Pays » les moutons, pendant huit à neuf mois, vont parcourir la garrigue. Ils marchent le jour continuellement en vagues serrées, immobiles seulement quelques secondes... Ils broutent...

(1) - Billange A. 1943

(2) - Dugrand R. 1964

Leur menu ? le *Brachypode rameux*, la « baouco » « l'Engraisa-Motons » (L) c'est l'« herbe » naturelle de la garrigue. Cette graminée, et les plantes suivantes, constituent une véritable « pâture sèche ».

Un autre *Brachypode*, celui de Phénicie, plus grand, plus épais a aussi leur faveur, les Bromes, toutes sortes de vesces, les Lupins... *l'Astragale de Montpellier* et *l'Aphyllante*, le Bragalon (L), jolie liliacée à fleur azur, sont des régals ! L'*Astragale* mérite de retenir notre attention par une remarquable adaptation (1). La plante accumule dans sa racine d'importantes réserves et celle-ci s'allonge, atteignant 40 à 50 cm de long. Ces ressources cachées permettent deux sorties de feuilles dans l'année s'il y a pâturage. L'une normale, au printemps, et l'autre fin août-septembre, après le passage du mouton...

Des plantes odorantes sont avalées : le *Psoralier* malgré son odeur de bitume ainsi que le *Fenouil*...

Ces pelouses sèches à *Brachypodes* peuvent « porter » 2 à 3,5 têtes à l'hectare.

Dans le taillis, le mouton trouve aussi sa pâture. La feuille est un excellent aliment riche en protides et glucides. Celles de *l'Alaterne* et du *Chèvrefeuille* attirent l'animal. Ce dernier broute même celle, piquante, du *Cade* et ces arbustes prennent de curieuses formes en « champignon » dans les étendues pastorales de Viols-le-Fort et Cazevielle. Le danger réside aussi dans l'appétence de la bête pour les pousses tendres du Chêne vert...

Si la charge pastorale s'accroît, elle entraîne une modification dans la répartition des espèces végétales.

Les espèces broutées commencent à se raréfier et c'est naturel, car ne pouvant repousser qu'à leur vitesse propre.

Apparaissent alors toute une série de plantes jamais mangées et qui, naturellement, possédaient des « armes » contre l'animal et que le surpâturage sélectionne.

(1) - Barry J.-P.

Parmi ces « avantages » il y a l'épine. C'est le plus simple. Observez le bel ordonnancement géométrique des parties vulnérantes d'un *Chardon* ou d'un *Cirse*...

Touchez du bout du doigt l'aigu d'un *Genêt* dit « scorpion » ou celui d'un *Ajonc* dit épineux (l'Argelas)... Effleurez de la main le limbe d'un *Panicaut*, serrez légèrement les petites feuilles du fameux *Chêne Kermès*... contemplez les boules azurées de l'*Echinops* épineux... et comble de l'adaptation (ou coïncidence ?) observez de très près les jeunes feuilles de l'Yeuse, celles se trouvant à faible hauteur sur les rejets, et comparez-les à leurs homologues du bout des rameaux haut placés ; dans un cas des piquants, dans l'autre le bord du limbe est lisse...

Partout, ici, dans cette *friche armée* se trouvent des baionnettes, véritables protections contre l'activité dévorante de l'animal.

Il y a aussi l'arme chimique. Le latex brûlant des Euphorbes. Nombreuses en garrigue, c'est l'espèce *Characias* la plus représentative, haute, puissante, rameuse, elle suit le parcours... Les sucus vénéneux de l'*Hellébore fétide* ou du *Daphné* rebutent l'animal.

Et les parfums ? Quelle abondance d'odeurs en garrigue ! Lutte contre la sécheresse mais, coup double, lutte aussi contre le ruminant que la forte odeur rebute. Nous trouvons dans ce groupe de plantes les cistes, les lavandes, les romarins, les pins et térébinthes. Le thym aussi éloigne l'intrus (quoique ses fleurs soient broutées...) Que dire de l'odeur repoussante de la *Ballote fétide* ou marrube noir et surtout de la *Rue* ?

Un dernier exemple est celui du *Phlomis lychnide* jolie labiée fleurissant jaune, à port dressé et dont on dit que le nom, flamme, viendrait de l'usage des feuilles jadis employées à faire des mèches de lampes...

Une dernière série de plantes échappent à la dent du mou-ton par leur petitesse. Le nanisme a quelquefois du bon... Baissez vous quelque peu et dans le tapis végétal vous découvrez, à force d'yeux, les fleurs minuscules blanchâtres, en forme d'étoile de l'*Astéroline*... celles des *Céraistes* et des *Shérardies* ne leur envient en rien par leur taille...

Il y a donc une *véritable flore du mouton*. De très nombreuses espèces, jamais broutées accompagnent véritablement l'animal sur le « Saltus ».

Le moins averti des naturalistes décèle, bien avant le passage du fleuve aux vagues laineuses, qu'il se trouve sur son parcours...

Ainsi, peu à peu, sous l'influence du défrichement et du surpâturage, le Chêne kermès, jamais brouté et assoiffé de lumière se développe. Comme le terrain à parcours se réduit, on comprend l'habitude du Pasteur à incendier ce barrage piquant. Cette formation absolument impénétrable occupe de la surface et les brebis abîment leur toison sur ces « Avaux ».

Alors les feux pastoraux s'allument, la garrigue rougeoit. Ce faisant l'homme brûle le seul refuge, dernier espoir pour la forêt future. Des milliers d'hectares se retrouvent nus et les pluies rageuses emportent le peu de sol.

Bien sûr, le parcours redevient possible et l'herbe, fille du feu régénérateur, repousse bien courte et tendre à la dent des brebis...

Mais le feu appelle le feu suivant. L'habitude ancestrale du Berger a déséquilibré sans cesse l'ordonnance naturelle qui tendait à régénérer la forêt de chênes.

Parfois la charge pastorale est telle que l'herbe elle même ne repousse plus. Il ne reste alors sur ces terres trop souvent incendiées, trop souvent broutées, piétinées mille fois par mille sabots que des étendues pierreuses à l'infini, minérales, mortes, où seulement, entre deux cailloux, pousse, espoir de vie, une longue Asphodèle clamant par ses corolles blanches toute la tragédie de la terre mourante...

De telles étendues, faciès ultime de la dégradation de la forêt méditerranéenne sont visibles sur le flanc sud du Pic Saint-Loup et les environs de Viols-le-Fort.

ANDRÉ BERNARDY

DU MÊME AUTEUR :

EUZET, MON PAYS (épuisé)
Contribution à l'histoire de quelques villages de l'Uzège
— Prix du Conseil Général du Gard 1959
— Prix Ozenne de l'Académie des Sciences
Inscriptions et Belles Lettres de Toulouse 1959

A LA RECHERCHE DE LA VILLA DE TONANCE FERREOL
suivi de LA VILLA GALLO-ROMAINE DE MARIARGUES à
Saint-Maurice-de-Cazevielle (1960) (épuisé)

REMONTONS LA GARDONNENQUE (épuisé)
Panorama de la vie rurale à travers l'histoire et le folklore (1961)
— Prix Gaussail de l'Académie des Sciences, Inscriptions et Belles
Lettres de Toulouse, 1961

LES SOBRIQUETS COLLECTIFS — Gard et Pays de langue d'Oc
(1962) — Ouvrage à caractère folklorique truffé d'amusants
dictons, anecdotes et légendes.

VISITONS LES CEVENNES (1963)
Ouvrage à caractère touristique

VISITONS DE NIMES A LA CAMARGUE (1965)
Ouvrage à caractère touristique
— Prix Ville de Genève de l'Académie Rhodanienne des Lettres
1967

EN PRÉPARATION :

A. Bernardy et P. Lhermet — ITINERAIRES PROTESTANTS DANS
LE GARD ET LES CEVENNES.

VISITONS :

LES GARRIGUES

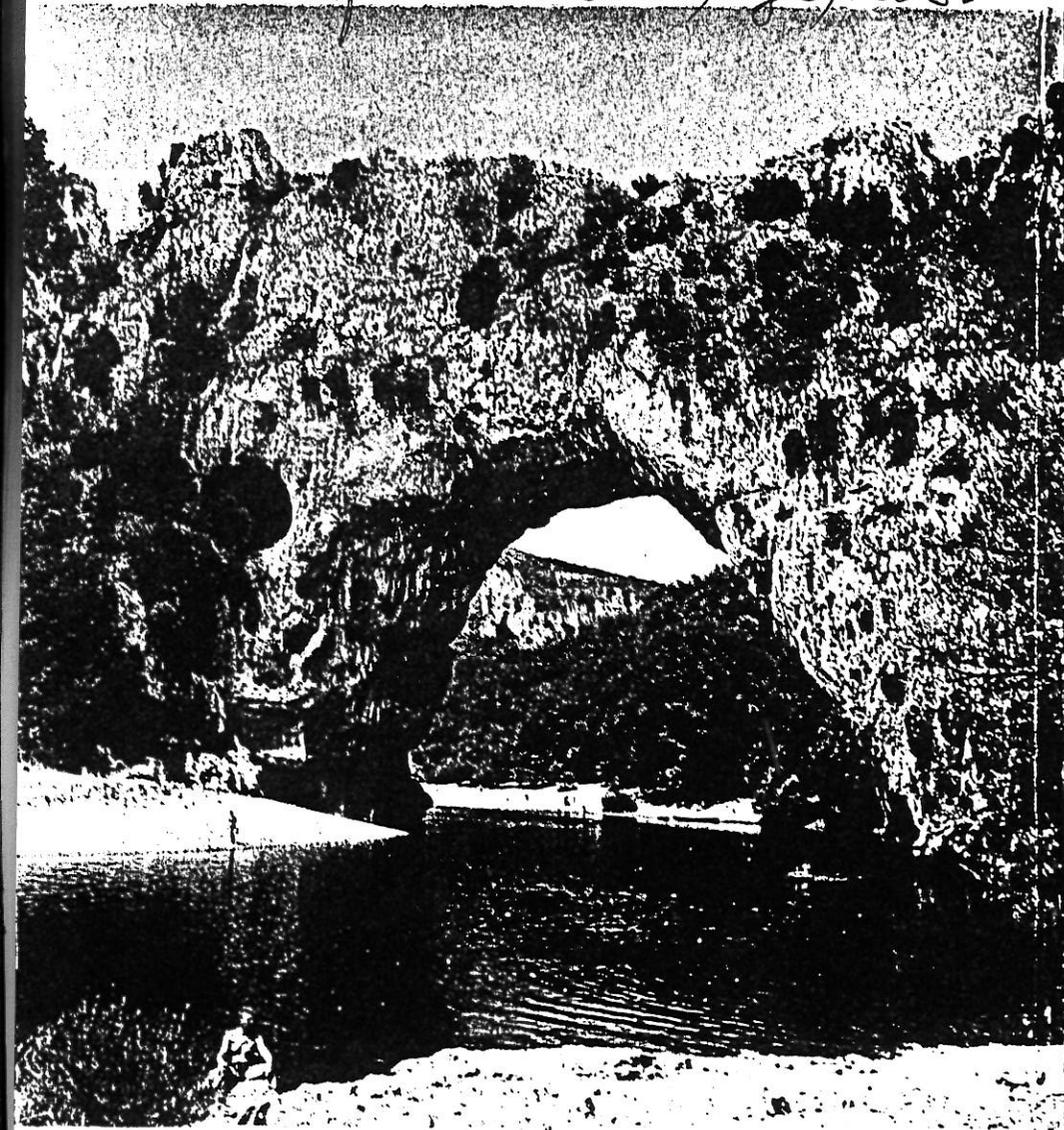
GARD ET ARDÈCHE



ATELIERS HENRI PELADAN
UZÈS (Gard)

1969

imprimerie Lecladan, Uzès, 1969.



NOTRE COUVERTURE :

1^{re} page - Le Pont du Gard dans son écrin de garrigues.

Ci-dessus : Le Pont d'Arc sur l'Ardèche.

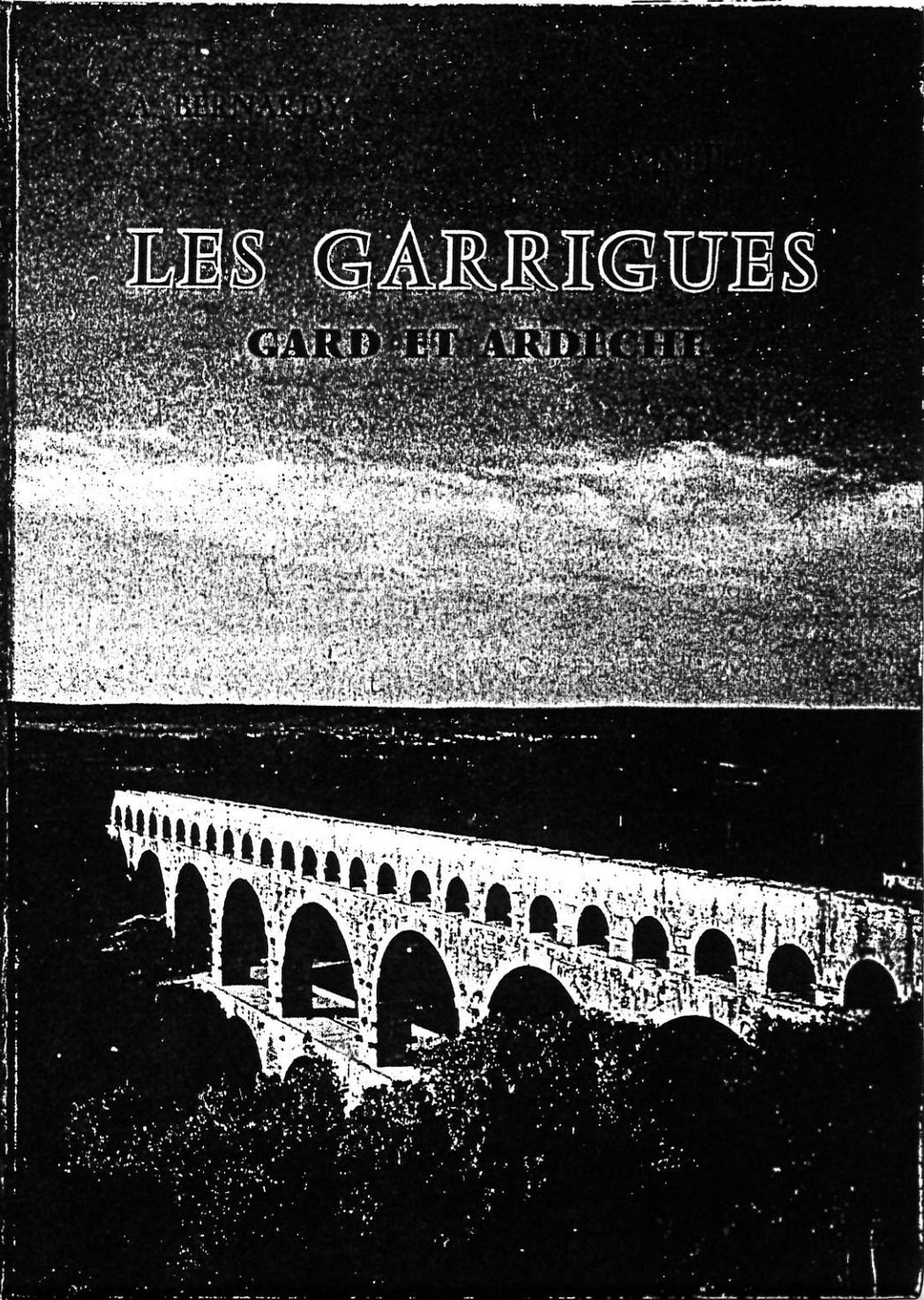
Photo PERVENCHON

A. BERNARDY

LES GARRIGUES (Gard et Ardèche)

LES GARRIGUES

GARD ET ARDÈCHE



Le monde de la Garrigue : la passion d'un paysage -

AVANT-PROPOS



— *Quel affreux pays !*

Il est assez paradoxal de commencer un livre, sur une région dont on veut faire ressortir les mérites, par une telle exclamation.

C'est cependant ce cri que poussaient quelquefois, avant la dernière guerre, les « Gens du Nord » qui traversaient les garrigues.

Bien entendu, lorsque je parle des « Gens du Nord » je fais allusion aux personnes habitant au-dessus de la latitude de Lyon ; ceux habitant au-dessous et jusqu'à la hauteur de Montélimar étant considérés comme « du Centre » et encore... ! Vous le voyez, j'ai l'esprit large et je ne vais pas jusqu'à suivre ceux qui prétendent que le Midi commence (ou prend fin) exactement au défilé de Donzère, là où le Rhône commence à s'épanouir.

Ces « Gens du Nord » donc, habitués à la verdoyante Normandie, à la fertile plaine de la Beauce, aux coteaux de l'Île-de-France et de la Bourgogne, voire aux ex-volcans de l'Auvergne, étaient immanquablement surpris par l'aspect quasi désertique de nos garrigues et par l'aridité de

leur calcaire brûlé par le soleil ; la végétation peu luxuriante des bois d'yeuses dont elles sont revêtues leur laissait une impression pénible et ils étaient pleins de commiseration à la fois pour cette région qu'ils considéraient comme un désert et pour les populations qui les habitaient et qui ne pouvaient être qu'assez sauvages.

Mais le temps a passé ; l'institution puis l'extension des congés, la vulgarisation des voyages, les facilités des déplacements ont permis, à une couche de population de plus en plus importante, de se précipiter tout d'abord vers la mer ensoleillée et presque exclusivement au début vers la Côte d'Azur qui fut, de ce fait, rapidement saturée.

Ce premier réflexe passé et le snobisme aidant, des touristes et vacanciers, toujours plus nombreux, se sont laissés entraîner, grâce à l'excellente propagande de multiples agences de voyage, vers des pays méditerranéens plus ou moins lointains, tels que la Grèce, l'Italie ou l'Espagne ; là, ils furent séduits par des paysages jusque-là insoupçonnés ; ainsi la Corse, la Sicile, les Baléares et l'Hellade ont connu et connaissent encore une vogue grandissante. Ces mêmes « Gens du Nord », qui méprisaient et souvent méconnaissent encore l'arrière-pays méditerranéen français, se sont mis petit à petit à admirer et même à aimer les paysages arides et pleins de grandeur qui se trouvent hors de nos frontières ; c'est une bien vieille habitude de dire que ce qui est chez les autres est obligatoirement mieux que ce qui est chez soi.

Il est pourtant temps, je crois, de révéler à tous ces voyageurs qu'il n'est pas nécessaire d'aller chercher au loin ce qui se trouve à leur portée. Certains d'entre eux d'ail-

leurs se sont déjà mis à découvrir notre admirable pays de garrigues, pays qui n'est pas encore la montagne mais qui n'a déjà plus rien de commun avec la plaine côtière ou le Delta du Rhône, si couru, depuis la vogue de la Camargue. Le charme a opéré chez beaucoup ; le charme de la garrigue que nous allons découvrir ensemble, amis lecteurs, et que je vais m'efforcer de vous faire aimer ; j'espère facilement y parvenir car elle est très prenante, je vous l'assure.

Mais comment la définir ou la décrire ?

Je n'ai pas assez de talent pour le faire avec tout le bonheur souhaitable. Il me faut donc avoir recours au texte que j'ai trouvé à la fois le plus beau et le plus vrai qui ait jamais été écrit sur elle ; je vais donc pour cela emprunter à Maître Maurice Chauvet, ce moderne troubadour du Languedoc méditerranéen, une demi-page de son magnifique ouvrage « Terres de prestige » :

« C'est la garrigue, tant de fois parcourue dans nos courses vagabondes ; la garrigue dénudée et vêtue de lumière, hostile et attachante, avec sa franchise et ses secrets, la garrigue inexorable et tendre.

« Il faut voir avec quel art elle se pare d'asphodèles mystiques, du voile léger des touffes mauves de thym ou de l'or des genêts. Elle pose un cyprès ou un pin à l'endroit qu'il faut, comme un bijou de coquette ; les saisons ne comptent pas pour elle, elle les méprise avec sa robe verte et grise, toujours neuve, toujours nette, élégante ; elle déteste le patient labeur du vigneron et ses revenus fixes, mais elle aime les fantaisistes, les poètes un peu fous, les bergers taciturnes, les bracon-

« niers gaillards et les charbonniers aux bras musclés. Les
« cultures rémunératrices, les profits sûrs, elle s'en mo-
« que ; elle offre tout pour rien ou presque : plantes par-
« fumées, écorces, champignons, escargots, asperges sauva-
« ges, à condition qu'on cueille tout cela avec joie et qu'on
« se contente de peu. Les lézards portent ses couleurs com-
« me de petits pages, les gras perdreaux et les moutons
« sont ses sujets. C'est une fille maigre et ardente, assez
« teintée de culture classique pour reconstituer sans effort
« des paysages grecs ou latins, autoritaire en diable et qui
« ne vous donnera rien si vous lui demandez trop. C'est la
« garrigue aux yeux brillants qui cache les vieux crimes
« avec un sourire équivoque, grise les amoureux de ser-
« ments aromatiques, glisse entre les mains du lourdeau
« qui croit la tenir et décourage avec malice la bonne foi
« de l'homme septentrional qui la déteste sans le vouloir. »

Il n'y a rien à ajouter à cela ; on ne saurait mieux dire !

Cependant ceci était écrit au lendemain de la dernière guerre et « l'homme septentrional », je vous l'ai dit, s'est laissé attendrir depuis cette époque par les paysages méditerranéens ; ses yeux se sont ouverts malgré le grand soleil, ses voyages lui ont permis de sentir l'âme des civilisations éteintes, de goûter au charme des paysages à la fois austères et prenants, de respirer les parfums trop pénétrants des plantes méridionales.

Il est donc temps, je crois, de le conduire dans ce pays, tout neuf pour lui, et de lui permettre d'en pénétrer les secrets ; il se plaira alors à retenir cette phrase : « La garrigue reconstitue sans effort des paysages grecs ou latins », car il retrouvera, dans ce pays d'Uzège et de la

basse Ardèche que nous allons parcourir, l'âme de ce qu'il a déjà vu en Grèce ou en Italie et qu'il ne soupçonnait pas d'être à sa portée, à l'intérieur des frontières de son propre pays.

** * **

Dans l'avant-propos de mon dernier ouvrage : « Visitons de Nîmes à la Camargue » (et c'est dans les avant-propos qu'un auteur peut tout à loisir laisser divaguer sa pensée et s'éloigner de son sujet) je disais : « Prenons une carte ; Nîmes est à la limite Sud du pays des garrigues, de ces collines calcaires si odorantes, qui m'ont vu naître, que j'aime tant et que je me déciderai quelque jour à conter ».

Ce jour-là est arrivé et je suis assez ému à la pensée de devoir parler de ma ville natale et de ce pays environnant que j'ai si souvent parcouru à pied et à bicyclette d'abord, en voitures hippomobile et automobile ensuite, lorsque les chevaux-vapeur remplacèrent les chevaux à crottin.

Les souvenirs d'enfance se bousculent maintenant dans ma mémoire et je pourrais en conter de fort nombreux ; c'est cependant les premiers jours bénis des grandes vacances scolaires que je revois avec le plus de netteté.

C'était au lendemain de ces quatorze juillet d'antan, où nous allions régulièrement voir tous les ans, sur la promenade des Marronniers, le bataillon du 40^e régiment d'infanterie qui, en garnison à Uzès, était passé en revue par son commandant devant le Sous-Préfet et les autorités réunies. Tout ce beau monde était entassé sur une estrade largement décorée de tricolore qui devenait le soir, pour l'orchestre du bal public, un belvédère de bon aloi.